

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N°

THÈSE

Année 1899

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 8 Juin 1899

Par M. Adrien LE TELLIER

Né à Paris, le 24 novembre 1874.

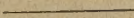
ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS



LA CHINE

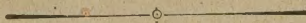
ESSAI ETHNOGRAPHIQUE

MÉDICAL ET HYGIÉNIQUE



Président : M. MATHIAS DUVAL, Professeur.

Juges { M. DEBOVE, Professeur.
M. GLEY, Professeur agrégé.
M. LANGLOIS, Professeur agrégé.



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1899



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LA CHINE

ESSAI ETHNOGRAPHIQUE

MÉDICAL ET HYGIÉNIQUE

UNIVERSITÉ DE PARIS. FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M. BROUARDEL.
Professeurs MM.

Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	} DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....	HUTINEL.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie.....	CORNIL.
Opérations et appareils.....	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie.....	TERRIER.
Thérapeutique et matière médicale.....	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale.....	PROUST.
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.....	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale	N.
	CHANTEMESSE.
Clinique médicale.....	} POTAIN.
	JACCOUD.
	} HAYEM.
Clinique des maladies des enfants.....	DIEULAFOY.
Clinique des maladies syphilitiques.....	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	FOURNIER.
Clinique des maladies nerveuses	
	JOFFROY.
	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	} DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
	BERGER.
Clinique ophtalmologique	PANAS.
Clinique des voies urinaires.....	GUYON.
Clinique d'accouchements	} PINARD.
	BUDIN.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
ACHARD.	DESGREZ.	LEJARS.	THIROLOIX.
ALBARRAN.	DUPRÉ.	LEPAGE.	THIÉRY.
ANDRE.	FAURE.	MARFAN.	THOINOT.
BONNAIRE.	GAUCHER.	MAUCLAIRE.	VAQUEZ.
BROCA (André).	GILLES de la TOURETTE.	MÉNÉTRIER.	VARNIER.
BROCA (Aug.).	HARTMANN.	MÉRY.	WALLICH.
CHARRIN.	LANGLOIS	ROGER.	WALTHER.
CHASSEVANT.	LAUNOIS	SEBILEAU.	WIDAL.
DELBET.	LEGUEU.	TEISSIER.	WURTZ.

Chef des travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Le Secrétaire de la Faculté : M. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'école a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N°

THÈSE

Année 1899

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 8 Juin 1899

Par **M. Adrien LE TELLIER**

Né à Paris, le 24 novembre 1874.

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS



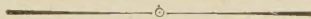
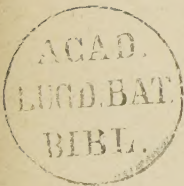
LA CHINE

ESSAI ETHNOGRAPHIQUE

MÉDICAL ET HYGIÉNIQUE

Président : M. MATHIAS DUVAL, Professeur.

Juges { M. DEBOVE, Professeur.
M. GLEY, Professeur agrégé.
M. LANGLOIS, Professeur agrégé.



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1899

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR MATHIAS DUVAL

PROFESSEUR D'HISTOLOGIE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

A mon cher Maître

LE DOCTEUR CAPITAN

PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE

MEIS ET AMICIS

LA CHINE

ESSAI ETHNOGRAPHIQUE, MÉDICAL ET HYGIÉNIQUE

Nihil humani a me alienum puto.
(TÉRENCE)

Nil novi sub sole.
(ECCLÉSIASTE)

AVANT-PROPOS

Au moment où, chancelant sur sa base tant de fois séculaire, l'Empire Chinois va peut-être disparaître comme état indépendant ou même payer de sa vie l'immuable et orgueilleux entêtement qu'il met à résister au progrès universel qui n'est en somme qu'une branche de l'Évolutionnisme appliquée à l'espèce humaine, il nous a semblé utile et intéressant d'établir le bilan de ses connaissances médicales et hygiéniques ; mais cette étude serait incomplète, si, en quelques pages, nous n'essayions de fixer l'ethnographie, encore obscure sur bien des points, de ce peuple éloigné de nous sous tous les rapports.

Aucun ouvrage d'ensemble sur la Chine médicale n'a

encore été fait à notre connaissance ; ce sujet, cependant si intéressant, n'a été envisagé qu'à des points spéciaux ou alors tout à fait incidemment dans les récits des voyageurs. C'est à la réunion, à la coordination et surtout à la critique de ces matériaux épars et innombrables que nous avons consacré ce travail.

Jamais pays n'a eu tant d'admirateurs aussi enthousiastes, de détracteurs aussi acharnés, jamais opinions plus contradictoires n'ont été émises sur un même sujet ; essayons en quelques mots d'expliquer cette anomalie. Un premier antagonisme peut résulter de ce fait que certains auteurs à l'esprit trop prompt ont pu observer des mœurs locales qu'ils ont généralisées trop rapidement à tout l'Empire, alors qu'elles étaient spéciales à une cité, à une province ; ainsi pour ne citer qu'un exemple, un voyageur étudiant Canton ne peut inférer de là au type Chinois normal, car d'après le témoignage de M. BOUSQUET « Canton contient la lie de tout ce que la Chine a de désespérés » ; d'autres auteurs auront pu ne fréquenter qu'une classe de la population, mandarins, peuple, bateliers ou coolies ; certains auront observé à une époque troublée où la famine et la guerre avec leur cortège d'épidémies et de brigandages faussent les interprétations, c'est la Rome décadente comparée à la Rome d'Auguste ; d'autres encore, par leur éducation médicale insuffisante, auront mal compris ou mal traduit, d'autres enfin, pour les besoins de la cause, auront plus ou moins travesti les faits par raison confessionnelle ou même vanité médicale blessée. Tels sont, à notre idée, les principaux motifs à

ces divergences énormes d'opinions qui semblent si bizarres au premier abord. Une sage critique, une comparaison minutieuse de témoignages, aussi nombreux que possible, permettra, nous osons l'espérer, de démêler dans ce chaos la seule vérité scientifique.

Mais nous n'irons pas plus avant sans profiter de cette circonstance depuis longtemps souhaitée pour remplir un devoir bien doux. Près de terminer nos études officielles, nous ne voulons pas quitter les hôpitaux sans adresser à tous nos maîtres, M. le Professeur TILLAUX, MM. THIÉRY (1892), GOURAUD, VAQUEZ (1893), PEYROT, GUINARD (1894), BARTH, BALZER, SEBILEAU, RECLUS (1895), CAPITAN (Pitié, 1896), BALZER (Saint-Louis, 1897), BOUILLY, POTHERAT (Cochin, 1897), RUBEMONT-DESSAIGNES (Beaujon, 1898), COMBY, MARFAN, MOIZARD (1899), l'expression de notre vive et respectueuse gratitude ; ils nous ont prodigué et leur science et leur temps ; si notre modeste savoir est appelé à rendre quelques services aux souffrants, c'est à eux seuls qu'ils le devront.

Au docteur CAPITAN, notre cher maître, nous avons osé dédier ce travail comme un faible témoignage de reconnaissance, ses précieux et inépuisables enseignements, son appui ne nous ont jamais fait défaut ; sa bonté n'a d'égale que sa grande science.

M. le Professeur Mathias DUVAL, en acceptant la présidence de cette thèse, nous fait un honneur bien envié, qu'il reçoive ici l'expression de notre profonde gratitude.

Que M. DE MILLOUÉ, le savant et sympathique conser-

vateur du Musée Guimet, reçoive aussi nos remerciements pour la bienveillance avec laquelle il a mis la riche bibliothèque du Musée à notre disposition ; son aimable et zélé personnel n'est pas moins digne d'éloges.

PREMIÈRE PARTIE

L'Ethnographie de l'Empire Chinois

L'empire Chinois, immense étendue de territoire de douze millions de kilomètres carrés, grand comme vingt fois la France, semble avoir été par la nature même isolé du reste du globe. Limitée au Nord par les vastes steppes sibériennes, à l'Est par le Pacifique, au Sud par des pays autrefois tributaires qui lui doivent une partie de leur civilisation, à l'Ouest par les plus grands massifs du monde perpétuellement couverts de neiges, massifs dont l'orographie semble encore défier la hardiesse des explorateurs, la Chine, par sa situation plus que par ses mœurs, a vécu et vit encore autant que faire se peut par elle-même et pour elle-même. Formée de provinces diverses tantôt vassales, tantôt suzeraines, elle comprend la Chine proprement dite au S.-Est, la Mongolie au Nord se divisant en Mandchourie, Gobi, Mongolie du Nord, Dzoungarie, Kansou Mongol, et Koukou-Nor, le Turkestan Chinois à l'Est, grand seulement comme deux fois la France, bien démembré aujourd'hui, enfin le Tibet au S.-Ouest représentant trois fois notre pays, centre religieux du Bouddhisme.

De tous ces pays, le plus important et par la richesse et par la civilisation est la Chine propre ; conquise bien des fois par des peuples plus pauvres, que son opulence attirait,

elle finit toujours par se les assimiler, au point qu'en quelques siècles la langue, la littérature, les mœurs, la race même du conquérant n'existaient qu'à l'état de vestiges. Une population de 360 millions, 428 pour le ministère Chinois, 200 seulement pour BONVALOT et RICHTOFFEN, inégalement répartie, couvre ce pays, donnant une moyenne de 32 par kilom. carré, mais si l'on songe aux immenses déserts et régions montagneuses presque inhabitées, on comprendra que cette moyenne ne peut fournir, comme en France et en Belgique, où peu de terrain est perdu, une idée juste de la répartition des habitants et l'on serait plus près de la vérité en évaluant à une centaine cette proportion pour les lieux habités.

Origine de la Race. — La civilisation chinoise semble avoir acquis dès une époque où nous étions plongés dans la barbarie un développement extraordinaire dont la décadence actuelle peut encore donner une idée et, au cours de cet ouvrage, nous aurons souvent à relever des faits d'une pratique déjà ancienne, appliqués, empiriquement, il est vrai, mais enfin appliqués, dont nous n'avons la connaissance que depuis un petit nombre d'années. L'origine en remonte, disent les Chinois, à près de 80.000 ans avant la création biblique, mais ce n'est guère que 2.200 ans avant J.-C. qu'ils citent des faits plus ou moins précis; d'après SCHRADER leur antiquité historique n'aurait pas plus de 2.500 ans.

L'origine de la race est chose encore bien obscure; GUTZLAF nous raconte, curieux point d'anthropogénie, que certaines tribus chinoises et tibétaines voient leur ancêtre commun dans un grand singe nommé Pao. Les Chinois se disent avec orgueil race autochtone, mais les

savants européens leur contestent ce point avec unanimité. Les uns les font venir de l'antique civilisation indoe-gyptienne, les autres de colonies juives, en s'appuyant sur des monuments et des écrits où l'on trouve, en effet, traces d'une immixtion juive venue de Samarkande 73 ans avant notre ère, mais cette invasion paraît bien avoir disparu sans rien laisser. WILL JONES les fait venir d'Indous de la caste militaire. PAUTHIER, suivant en cela quelques auteurs chinois, qui parlent de leurs ancêtres du N.-Ouest, en fait une dérivation finnoise; d'autres enfin voyant des analogies avec certains dialectes et monuments mexicains les veulent émigrés d'un continent dans l'autre avant le cataclysmes qui les sépara. Pour QUATREFAGES, 20 siècles avant notre ère, en Asie Centrale, dans la vallée du fleuve jaune, se produisit un croisement de la race indigène avec une race venue d'Occident; pour le baron DE RICHTOFFEN, la vallée supérieure du bassin du Tarym, à l'E.-S.-Est du Pamir, fut le berceau de la race actuelle, et il donne comme l'une des preuves les plus irréfutables l'existence sur les deux versants du Pamir d'un centre commun d'études astronomiques qui permet de retrouver aujourd'hui chez les Chinois, Hindous et Arabes la même synonymie, les mêmes divisions que chez leurs voisins, Aryens ou autres.

Les Miaotsés. — La race autochtone n'a pas entièrement disparu devant cet envahissement et dans les montagnes du Kouéi-tchéou de la Chine méridionale, on peut de nos jours retrouver sous le nom de Miaotsés les derniers représentants de cette race. De souche vraisemblablement caucasique, les Miaotsés ont une taille petite, un teint blanc, des cheveux blonds relevés en chignon, un

œil non oblique, des formes anguleuses et une langue complètement différente de celle du Chinois.

Cette race mise à part, le Chinois ne représente ni un type défini, ni un moule uniforme, de nombreux mélanges plus ou moins bien fondus par le temps ont donné naissance aux types actuels que nous allons étudier et qu'un examen superficiel ne laissait pas supposer. C'est surtout l'anthropologie moderne avec ses mensurations si précises qui a permis un classement scientifique de ces variétés.

Deux invasions touraniennes venues du Nord, une invasion mongole qui dura un siècle et laissa des traces profondes, enfin l'élément tatar-mandchoux, en 1664, surtout sensible dans le Nord où il fut plus nombreux, tels sont en quelques mots les principaux mélanges pères des types modernes. Une immigration noire représentée par les Négritos de Formose pourrait aussi être discutée.

Ces fusions sont historiquement démontrées par certains portraits ou descriptions de Confucius, mélange de race jaune et caucasique, facilement opposable à son rival Lao-Tseu nettement mongolique.

Des cinq grands groupes composant le tronc commun des langues ouralo-altaïques, deux contribuèrent surtout à former l'Empire du Milieu : le Toungouse et le Mongol ; le Turc ou Talar, associé aux précédents, auraient aussi fourni quelques rameaux accessoires comme les Ouzbeks dans lesquels on classe les Kaschgariens du Turkestan chinois et les Tarantchis de la Dzoungarie. Quant aux Tibétains, encore très peu connus, ils n'offriraient que de lointaines connexions avec la famille ouralo-altaïque, quoique par certains côtés ils se rapprochent pourtant encore de la race Mongole.



PLANCHE I. — Type de Coolie Chinois
D'après BREHM, *les Races Humaines*, par VERNEAU



PLANCHE II. — Bonze Chinois, d'après BREHM, *les Races Humaines*, par VERNEAU.

Aspect général des Chinois. — Malgré ces divisions, la race Jaune présente des caractères communs qui font que, mis en présence d'un Chinois, nous hésiterons rarement, toute question de costume mise à part, à le cataloguer d'emblée comme Oriental : d'une taille moyenne plutôt petite, le Chinois a la peau plus ou moins jaune brunâtre selon le climat, des extrémités fines, une face ovalaire à pommettes saillantes, un nez petit, ouvert, à extrémité arrondie avec narines dirigées en bas et en arrière ; ses yeux sont bridés, plus ou moins obliques en haut et en dehors ; son système pileux est peu abondant, noir et raide, la barbe rare, les favoris absents (Pl. I et II).

D'après FAUVEL, dans les deux cinquièmes des cas, la race jaune présenterait un deuxième orteil plus long ou au moins égal au premier, on sait que dans toutes les autres races, c'est le gros orteil qui l'emporte en longueur sur les autres.

Plusieurs auteurs, le Docteur MATIGNON entre autres, ont montré chez l'enfant, et ce semble une règle générale pour tout l'Extrême-Orient dans la proportion de 97 à 98 p. 100, des taches pigmentaires grisâtres, noir-bleuâtre, ressemblant parfois à une ecchymose, occupant surtout les régions fessières et lombaires, de dimensions variant entre quelques centimètres et deux paumes de main, taches siégeant dans la couche de Malpighi et disparaissant à partir de quatre ans.

Tous ces signes communs, lorsque l'on met en parallèle des habitants de chaque province, font place à de profondes dissemblances qui vont nous permettre de diviser les Chinois en cinq groupes que nous étudierons successivement ; mais il ne faudra pas oublier que les types

moyens servant de base à notre description sont reliés les uns les autres par une foule d'intermédiaires et que le passage d'une variété à une autre se fait d'une façon insensible. « *Natura non fecit saltus* » est toujours vrai.

Les Mongols. — Notre premier type, le Mongol, se retrouve à peu près pur dans la Mongolie et plus ou moins mêlé dans certaines parties de la Dzoungarie et même du Tibet. Il est de taille moyenne ou petite, malgré cela vigoureux et résistant, de teinte jaune-brunâtre légère. Sa tête est grande, arrondie, son front fuyant, oblique; en arrière des lignes temporales, son crâne devient convexe et relativement développé surtout en haut; en arrière il présente, de profil, une inclinaison verticale très courte au niveau de l'occipital, suivie d'une forte voussure presque horizontale, beaucoup plus longue, correspondant aux masses cérébelleuses; fortement brachycéphale (indice céphalique 86,2) ou mieux brachyplatycéphale, c'est l'ancien type pariétal de GRATIOLET.

La face, de forme losangique par dilatation transverse des maxillaires supérieurs et des jugaux, est harmonisée avec le crâne bas et élargi (*Crania ethnica*). Une mâchoire supérieure énorme, de volume exagéré, refoule au dehors des pommettes saillantes et anguleuses; ces malaires avec leur ossature grossière, la courbure à angle droit de leur bord supéro-interne contribuent, dit PRUNER-BEY, à donner à l'orbite sa carrure si remarquable et la saillie caractéristique de sa moitié inférieure. L'ouverture palpébrale est étroite, oblique, l'angle externe plus élevé que l'interne, le bord ciliaire renversé légèrement vers le globe oculaire; à partir de l'adolescence, un pli falciforme recouvre l'an-

gle nasal et la caroncule, le bourrelet sourcilier est symétriquement renflé en $1/4$ de cercle.

La distance considérable qui sépare les dacryons explique en partie la largeur du nez, écrasé, enfoncé, et dont les os propres assez longs sont relevés en une arête saillante à relief sensible surtout sur le crâne osseux, car sur le vivant les ailerons cartilagineux peu développés, les narines rondes font que le dos du nez se trouve sur le même plan que les pommettes.

La bouche petite, les lèvres minces, le menton proéminent et pointu, les angles postérieurs de la mâchoire volumineux et extroversés, une arcade dentaire à peine prognathe, presque demi-circulaire à dents longues, écartées (MORACHE), usées horizontalement complètent le facies mongolique.

Le système pileux peu développé se caractérise par des cheveux noirs, droits et raides; les Mongols ont la tête rasée concentriquement et portent la queue comme les Chinois; les femmes ont deux tresses ramenées en avant des épaules ou une en arrière si elles sont épouses.

Le tronc est proportionné avec un cou trapu, des membres vigoureux, des jambes souvent arquées terminées par de petits pieds, cette arcature s'explique par leur vie continuelle à dos de cheval ou de chameau; aussi sont-ils très mauvais marcheurs.

Quoique descendants de Djenghiz-Khan, les Mongols seraient lâches, paresseux, sales et voraces (RECLUS), PRJEVALSKI, tout en leur reconnaissant un jugement sûr, les accuse d'être parfois rusés, hypocrites et menteurs.

Les Dzoungariens. — Les Dzoungariens, dont le nom indique l'habitat, forment-ils un type à part ou une simple

sous-variété? Les données trop rudimentaires que nous possédons laissent la question en suspens; ils semblent un mélange turco-mongol; de QUATREFAGES et HAMY les répartissent sous trois chefs, les uns à tendance mongolique avec un indice céphalique de 86 à 83 brachycéphales, les autres à tendance chinoise de 81 à 75 mésaticéphales, les troisièmes enfin dolichocéphales avec 73 à 70 d'indice de tendance mandchoue.

Les Mandchoux. — Le troisième type, le Mandchoux, celui-là plus important que le précédent, a pour illustre représentant l'empereur actuel Kouang-Sou, neuvième de la dynastie. Ancienne race conquérante, bien déchue aujourd'hui de son antique vaillance, elle ne fut primitivement qu'une tribu des Tougouses, modifiée depuis par les nombreux éléments étrangers qui s'y sont incorporés.

Le crâne est plus bombé transversalement et d'avant en arrière que chez le Tougouse, aussi la capacité crânienne augmente-t-elle dans d'assez fortes proportions, de 1460 elle monte à 1535 (*Crania ethnica*) sans arriver toutefois à l'énorme chiffre de 1620 qu'elle acquière chez le Mongol (Parisien = 1560). La face a les caractères tougouses atténués; la dimension verticale diminue, l'indice nasal augmente, l'indice orbitaire par influence chinoise monte de 87, 18 à 92, 30. Pour justifier leur brachycéphalie, un empereur, qui vécut de 1736 à 1796, rappelle dans un ouvrage traduit par le Dr MARTIN l'habitude prise par les Mandchoux de coucher leurs enfants la partie postérieure de la tête reposant sur un dur coussin de graines de riz, tandis que les Chinois au contraire les mettaient sur le côté droit ou gauche, d'où leur dolichocéphalie. Ce fait, déjà intéressant en lui-même, montre la science anthropo-

logique à l'état rudimentaire, étudiée en Chine il y a un siècle ! Le Mandchoux est robuste ; de forme plus virile que le Chinois, le nez est moins aplati également que chez ce dernier ; la barbe plus abondante ; la peau, les cheveux, les yeux, moins noirs.

Les Chinois. — Le Chinois proprement dit va nous arrêter plus longuement ; nous venons de voir que sa dolichocéphalie est connue du peuple lui-même et qu'il l'attribue à son mode particulier de couchage sur la face latérale du crâne, son indice varie de 75 à 77.

De taille médiocre, 1 m. 65 en moyenne pour LORION, de formes gracieuses, le Chinois a les membres grêles, les extrémités fines, le front peu oblique, les joues grasses, arrondies dans le bas, le nez ouvert, aplati, rond du bout, les yeux foncés, obliques en dehors et en haut, la peau blanche, jaune ou brune, suivant la latitude, le système pileux peu développé, la barbe peu abondante localisée à la lèvre supérieure et au menton, les cheveux longs, luisants, grossiers et rudes, noirs avec tendance à la décoloration dans le Nord ; le thorax est élargi. Si nous étudions sur le squelette ces particularités, nous voyons : des bosses frontales bien développées, un crâne qui, d'avant en arrière, sur la ligne médiane, présente une arcature élevée avec déclivité latérale sensible qui le distingue de la plupart des races mongoliques, un occiput saillant assez fortement, grâce au développement en arrière des pariétaux ; la face est proéminente en totalité, les malaires très accusés donnent naissance à un rebord orbitaire inférieur, tellement porté en avant, qu'il dépasse sensiblement le supérieur ; ce fait, nous le verrons ultérieurement, a été incriminé par certains auteurs, comme la

cause des ophthalmies si fréquentes en Chine. L'espace interorbitaire très dilaté est rempli par des os nasaux plats et petits ; le prognatisme des mâchoires est sensible, les dents sont inclinées, les maxillaires élevés.

D'après VERNEAU, le petit bassin serait relativement plus développé dans le sens vertical que le grand ; la largeur diminuée en haut, le diamètre antéro-postérieur augmenté. Le sacrum présente également plus de hauteur et moins de largeur. Les cavités cotyloïdes, très en dehors, permettraient peut-être de rendre compte de la démarche des individus, car en l'absence même d'augmentation de longueur du col du fémur, les grands trochanters sont situés plus en dehors.

Le Chinois aurait un pénis de volume relativement faible, quoique leurs organes génitaux soient encore plus développés que chez les Annamites (LORION) ; les poils du pubis ne se montreraient que vers 17 ou 18 ans.

Nous avons vu, chemin faisant, que les Chinois du Nord se distinguent surtout de ceux du Sud par la tendance générale à la décoloration ou du moins à l'atténuation du type foncé, tant du côté des poils que du côté de la peau et des yeux ; ils ont aussi comme caractère distinctif leur tendance à l'obésité ; enfin les différentes mensurations crâniennes montrent dans leur ensemble une diminution des chiffres assez sensible, ils seraient ainsi un peu plus dolichocéphales que les Méridionaux.

La femme chinoise, plus petite que l'homme, 1 m. 48 en moyenne (LORION), a, dit MONDIÈRE, une grande envergure qui dépasse la taille comme étendue ; elle a les traits ronds et aplatis, de belles dents, petites, brillantes et bien rangées, les extrémités d'une finesse exquise, une

grande concrétion de formes, ses organes génitaux externes (mont-de-Vénus, grandes lèvres) semblent très hypertrophiés, fait que MORACHE a mis sous l'influence de la mutilation des pieds ; la menstruation s'établirait chez elles vers 16 ans et demi, la parturition vers 18 ou 19 ans et la ménopause vers 40 ans. — Elles ont un air riant, de la gentillesse des manières, une démarche sautillante due à leurs pieds déformés, et, quoi qu'on en ait dit, elles ne se flétrissent pas plus vite que les Européennes. Les Chinois ont une force musculaire très grande, une sobriété remarquable ; hommes ou femmes présentent une résistance énorme aux privations, à la fatigue et aux maladies.

Les Tibétains. — Un des derniers types dont nous nous occuperons est le Tibétain ; nous avons vu que son origine est très discutée, BEAUREGARD le dit Mongolique, d'autres auteurs, sans repousser complètement cette opinion, ne lui voient que de lointaines connexions avec ce groupe ; du reste la population du Tibet n'est pas uniforme, elle est composée de races diverses plus ou moins indéterminées, (Pl. III) variées encore par ce fait que, l'entrée du pays étant interdite aux femmes chinoises, les époux de ces dernières contractent des unions passagères dans la contrée, d'où résulte un fort métissage.

Le Tibétain est de petite taille, large d'épaules et de poitrine, ses membres sont volumineux, mais à extrémités fines, son teint blanc ou bronzé suivant la position sociale. Le front est large, les pommettes proéminentes, la racine nasale enfoncée, mais le nez droit et mince, les yeux noirs, bridés et superficiels, la bouche grande avec lèvres très peu épaisses, les cheveux bruns ou noirs, raides,

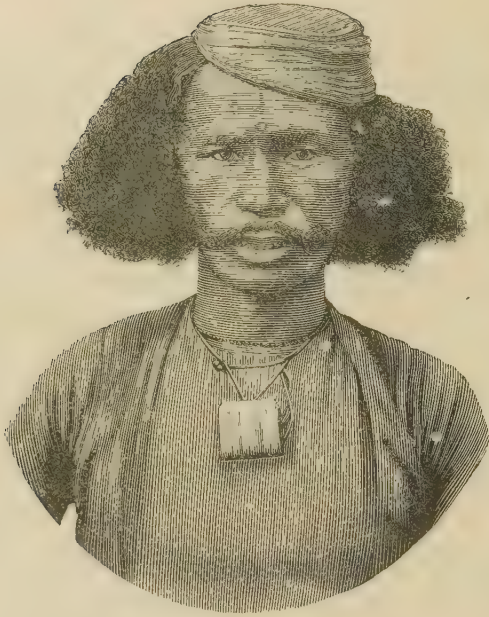
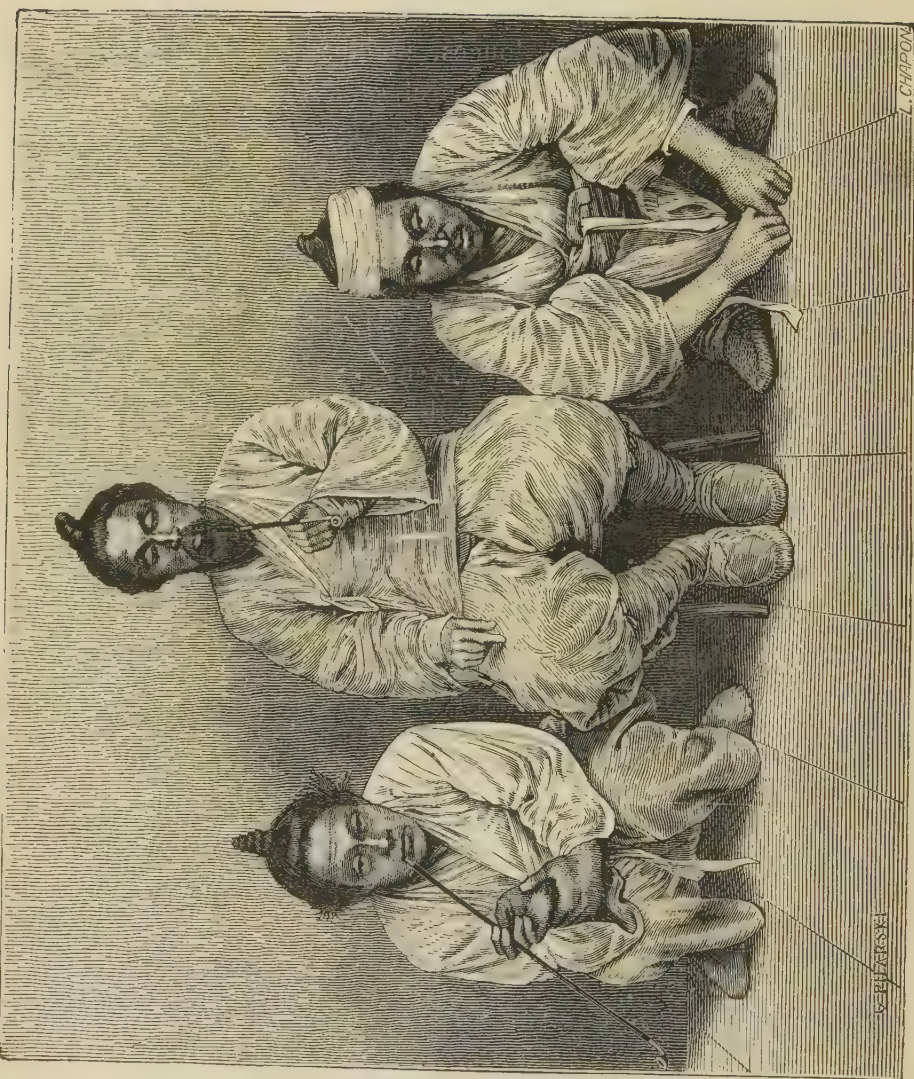


Planche III. — Deux types de la branche Tibétaine, d'après BREHM,
les Races Humaines, par VERNEAU.

jamais peignés, quelquefois tressés, la barbe rare ; les rides apparaissent de bonne heure.

Le peuple est de mœurs douces, mais souvent poussé à la cruauté, à la perfidie par les prêtres, qui jalousement interdisent l'entrée du pays aux étrangers. La langue parlée commence à être polysyllabique ; mais l'écriture, grâce aux bonzes, conserve son caractère antique. (RECLUS). La polyandrie est la règle au Tibet, la moyenne est de deux, trois, quatre maris, plusieurs frères n'ont qu'une épouse commune, la femme appartient pendant une semaine, un mois selon les conventions à chacun d'eux, il n'y a, paraît-il, jamais de querelles, ni de contestations, et l'épouse entretenue par tous à la fois jouit d'un véritable bien-être et d'une quiétude relative quant à sa subsistance. Les Tangoutes étudiés comme sous-variété sont de race et de langue tibétaines, mais s'en distinguent par les caractères suivants : ils sont de taille moyenne, robustes, de figure ovale avec pommettes moins saillantes, ne sont pas plates ; leur nez est droit, souvent en bec d'aigle, leurs yeux grands, noirs, bien percés, leurs lèvres épaisses et larges, ils ont les cheveux et la barbe rasée quoique abondante, sauf dans le Kan-Sou, les femmes portent les cheveux longs divisés en quinze ou vingt tresses ; le teint est foncé, mat chez ces dernières.

Les Coréens. — Pour être complet dans cet aperçu aussi succinct que possible de l'ethnographie chinoise, nous étudierons en dernier lieu le Coréen ; car, quoique depuis la guerre sino-japonaise, la Corée ne fasse plus partie de la Chine, elle en a dépendu si longtemps et elle en dépend tellement encore géographiquement parlant



Pl. IV. — Types de Coréens, d'après Баевъ, *les Races Humaines*, par Verneau.

que nous n'hésiterons pas à faire en quelques mots l'esquisse de ce peuple.

Le Coréen est de race Mandchoue, se rapprochant beaucoup du Japonais dans le Sud ; pour QUATREFAGES, il est de famille japonaise mêlée dans le Nord à un élément blanc allophyle à cheveux châtains ou châtain-clair.

De moyenne, souvent de grande taille, vigoureux et agile, le Coréen a la peau jaune bronzé, la figure plate, les malaires saillants, le nez court un peu épaté, les paupières obliques, la barbe très peu fournie ; les cheveux noirs, longs, relevés en chignon, avec serre-tête en crin ou en fil de bambou, la tresse est l'apanage des garçons et des célibataires ; la femme porte deux tresses mêlées de faux cheveux, les jeunes filles en gardent une seule qu'elles roulent en turban ou en chignon (LAYET). (Pl. IV.)

En résumé, les habitants de l'empire du Milieu peuvent se répartir en cinq classes, les Coréens mis à part, qui sont : les Mongols, les Dzoungariens type pour certains, variété pour d'autres, les Mandchoux, les Chinois avec la série sud et la série nord, enfin les Tibétains avec le sous-groupe des Tangoutes ; tous ces types que le temps a plus ou moins fondus les uns dans les autres existent-ils réellement ou certains ne sont-ils pas susceptibles de se diviser encore, c'est à l'avenir qu'il appartient de résoudre le problème, lorsque des données scientifiques plus nombreuses auront été rassemblées.

DEUXIÈME PARTIE

La Médecine de l'Empire Chinois

Déontologie Médicale. « Quand ceux [qui exerceront la médecine ou la chirurgie sans s'y entendre administreront des drogues ou opéreront avec un outil piquant ou tranchant d'une façon contraire à la pratique et aux règles établies et que, par là, ils auront fait mourir un malade, les magistrats appelleront d'autres hommes de l'art pour examiner la nature du remède qu'ils auront donné ou celle de la blessure faite. S'il est reconnu qu'on ne peut les accuser que d'avoir agi par erreur, le médecin ou le chirurgien pourront se racheter de la peine infligée à l'homicide, mais seront obligés de quitter pour toujours leur profession. » (Père LE HUC.) Cette sage loi traduite du code pénal chinois n'empêche malheureusement pas plus qu'ailleurs le charlatanisme d'exercer de cruels ravages dans la considération qui devrait entourer l'art médical ; tout le monde peut exercer la médecine sous sa propre responsabilité, aussi les empiriques à grosse caisse sont-ils légions, les uns vendent des aphrodisiaques ou des abortifs infailibles, les autres rendent la virginité à tromper l'œil le plus clairvoyant, d'autres encore distribuent des prospectus couverts d'attestations de guérisons, d'autres enfin se font mordre la langue par un serpent édenté, aussitôt l'organe gonfle, gonfle au point de faire hors de

la bouche une énorme saillie, au milieu d'affreuses contorsions le charlatan dépose une pincée de poudre mirifique qui en un clin d'œil fait disparaître, à l'ébahissement de tous, l'horrible langue qui n'était autre qu'une vessie habilement maniée. Aussi avec de tels confrères, le médecin consciencieux et honnête est-il méconnu et il est de bon ton, comme en France, de se moquer de la médecine et des médecins, quitte à y recourir au moindre malaise.

L'Enseignement de la Médecine. — Avant la conquête Mandchoue, des collèges médicaux étaient répandus sur tout l'empire, leur organisation était remarquable ; le seul vestige actuel de ces institutions est le Ta-i-Yuen désigné encore sous le nom de Collège médical de Pékin, composé d'un président, de deux assesseurs et d'un certain nombre d'officiers-médecins Mandchoux et Chinois, divisés en quatre ordres de gradés dont dix professeurs titulaires, médecins de la cour ; la promotion se base sur l'ancienneté, le zèle et la capacité, les élèves seuls avancent au concours. En principe, ce comité médical est chargé « de diriger l'art médical vers la guérison des neuf classes de maladies et de guider les médecins ordinaires dans leur exercice », en réalité, il donne surtout ses soins à l'empereur, à la famille impériale, aux eunuques, aux courtisanes, seize élèves font tour à tour le service du palais, l'empereur peut en envoyer au loin près d'un personnage important malade, certains d'entre eux ont aussi une clientèle urbaine. Aucun enseignement officiel n'est attaché à cette institution, les deux ou trois directeurs font parfois un cours qui consiste dans la lecture de Classiques sans commentaires (MORACHE) ; le savoir médical ne s'acquiert que de deux façons : par la pratique, souvent ensei-

gnée de père en fils et par la lecture des vieux maîtres ; lorsque l'aspirant se sent assez instruit, il va passer, à époques déterminées, un examen devant le collège qui lui donne l'investiture officielle.

Ce collège, qui fut autrefois un monument remarquable, tombe, paraît-il, en lambeaux ; vaste école pratique, d'architecture sévère, il possédait un temple dédié aux inventeurs, une salle d'examens, un amphithéâtre pour les cours, une riche bibliothèque et jusqu'à un laboratoire de pharmacie.

A certaines périodes de l'année, les médecins chinois se rendent encore à Ourga, où, réunis en sorte de congrès, ils se rencontrent avec des docteurs de Lhassa et autres centres pour discuter ou échanger des idées (PTISINE). Notons en passant que le service de santé militaire n'existe pas et cette absence s'est cruellement fait sentir dans la dernière guerre sino-japonaise.

L'exercice de la Médecine. — Les spécialistes sont nombreux en Chine : médecins pour les fièvres, les toux, les ulcères, les dermatoses, ophtalmologistes, chirurgiens, etc., sans compter les barbiers qui curent les pieds, les oreilles et les yeux, tous se partagent, s'arrachent même la besogne pour des honoraires dérisoires, diminués encore par les deux tiers de mauvais payants ou de non guéris ; ces honoraires varient suivant la position des malades de quarante centimes à trois francs, quelquefois compris les médicaments ; souvent le traitement se règle à forfait ; un mandarin, toutes choses égales d'autre part, paiera quatre fois plus qu'un homme du peuple.

Rarement, le médecin revient après sa première visite, il attend d'être rappelé ; liberté complète est laissée ainsi

au malade ou sa à famille de manifester son approbation aux soins donnés ; mais il est une conséquence cruelle à la responsabilité médicale trop grande en cas de mort, il arrive dans les affections graves que parfois le malade succombe avant d'avoir pu trouver quelqu'un pour oser le soigner.

Dans la pratique de la médecine, les Chinois suivent des principes (nous parlons bien entendu du vrai médecin) que l'on dédaigne peut-être trop en France de nos jours, et ils suppléent à leur science élémentaire par une finesse d'observation remarquable ; ce proverbe « qu'il est plus aisé de traiter dix hommes qu'une femme, dix femmes qu'un enfant » dans sa couleur humoristique en donne déjà une idée ; pour avoir les sens bien aiguisés et les moindres nuances, il leur est recommandé de faire leur visite le matin à jeun, dans certains cas, à la nuit, nous a raconté M. GUIMET, sans préoccupations, ni distractions, l'esprit calme, la respiration libre et régulière ; du reste ces vues médico-philosophiques se rencontrent souvent dans leurs ouvrages et le passage suivant, traduit par DE HARLEZ du YU-I-TSAO en est un des plus beaux exemples : « Depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, chaque âge, chaque dynastie a eu ses médecins. Et, bien que tous fussent des hommes éclairés, saints, instruits et sages, leurs systèmes ne furent nullement les mêmes. C'est que la thérapeutique ne peut se régler par principes fixes comme on forme des ronds, des carrés, des lignes horizontales ou perpendiculaires avec la règle et le cordeau, le compas et le niveau. Pour guérir les maladies, il faut d'abord en bien étudier la nature, c'est seulement quand on en connaît bien les caractères

qu'on peut y appliquer les remèdes convenables » Voici, toujours d'après le même traducteur, le modèle d'une observation clinique qu'un chef de service ne rougirait certes pas de dicter à ses élèves : « En telle année, tel mois, en tel endroit, tel individu a été examiné par nous. Il est gros ou maigre, grand ou petit, malsain ou de bonne santé. Quelle est sa couleur, sa voix est-elle claire ou troublée, étendue ou faible; quel est son tempérament; son aspect est-il sombre et triste, ou joyeux et aimable? — Début de la maladie, remèdes primitifs, effets salutaires nuisibles ou inefficaces; à quel moment le mal est le plus fort, est-il fiévreux ou glacé; anorexique ou non; quantité d'aliments, d'urines, de selles molles ou dures; variété du pouls, des veines; est-il cachectique ou non; la maladie est-elle aiguë ou chronique? Etat du malade avant et après les accès; émission d'urine et vomissement. Influence atmosphérique, action des saisons sur la médication (noter ce point) ainsi que celle de l'endroit: terre élevée, basse, sèche ou humide. »

Les livres classiques chinois ne sont pas moins extraordinaires, non seulement comme quantité, mais aussi parfois comme qualité; les éditions en 20, 30, 40, 50 volumes sont choses communes, ils ont entre autres une matière médicale à laquelle ont collaboré plus de 800 auteurs, une thérapeutique en 1960 chapitres et 168 livres; les traités du pouls dominant, puis viennent la matière médicale, l'acupuncture, les fièvres, les yeux, les dermatoses, les maladies des femmes, l'obstétrique, l'hygiène, la pédiatrie, ces ouvrages, souvent accompagnés de planches d'une valeur discutable comme ceux à l'usage des sages-femmes représentant l'état et la position du

fœtus à toutes ses périodes, ces ouvrages, dis-je, dont les principaux seront énumérés dans l'index bibliographique qui terminera notre travail, doivent être connus des médecins et l'une des difficultés de l'examen médical de Pékin est justement d'en réciter un passage par cœur.

Anatomie et Physiologie. — Malheureusement, les deux bases principales de la médecine, l'anatomie et la physiologie, n'y sont qu'à l'état tout à fait rudimentaire, et c'est cette grande lacune qui, à notre avis, empêcha leur science d'arriver au haut développement qui lui était dû.

L'interdiction d'ouvrir les cadavres explique leur anatomie superficielle ; ils savent situer les gros organes à peu près exactement, mais les rapports qu'ils affectent les uns avec les autres, leur structure intime sont pour eux lettre morte et leur imagination se donne libre cours. La tradition rapporte qu'un empereur fit ouvrir le ventre d'une trentaine de condamnés à mort, dessiner et peindre l'intérieur de leur corps, et c'est sur ces seules données, augmentées des accidents et traumatismes qui pouvaient leur livrer quelques secrets du corps, qu'est basé leur savoir.

Leur physiologie n'est pas beaucoup plus avancée ; s'ils semblent connaître, surtout sur la foi des grands maîtres, la circulation du sang, ils en ignorent les détails et le mécanisme intime, ils savent qu'elle se fait à l'aide du cœur, des artères et des veines, leur preuve principale en est dans les battements du poulx ; le sang avancerait de 8 à 9 centimètres à chaque pulsation et ferait 2640 mètres en 24 heures ; chose curieuse, ils ont des planches représentant les diverses ondulations du poulx, suivant les maladies. Ils savent pratiquer la respiration artificielle

par pression abdominale, peut-être même savent-ils la faire par mouvements des bras.

Les Chinois font du cerveau le siège du principe vital, la base en est le réservoir, et par le canal vertébral, il se répand dans le corps entier. Ils ont vu aussi l'analogie de fonctionnement des ovaires et des testicules (MORACHE). La fécondation, liée aux menstrues, se fait dans l'utérus.

La Pathogénie. — Aussi en l'absence de données matérielles, positives sur la physiologie de l'homme sain et malade, leur pathogénie se résume-t-elle dans l'invocation de causes physiques ; pour eux, la plupart des maladies sont dues à un principe chaud ou froid, et surtout à des fluides ou gaz pernicieux, dont il faut au plus vite débarrasser le malade. Cette dernière cause du principe gazeux néfaste est devenue chose tellement populaire que les éructations buccales et anales ne sont pas considérées comme des incivilités dans la fréquentation journalière, c'est au point que, dans un dîner, les invités manifestent leur satisfaction par des bruits plus retentissants les uns que les autres et il y a quelque temps à peine, un personnage chinois célèbre, de passage à Paris, défraya un instant à ce sujet la chronique parisienne.

La Sémiotique. — Si leur pathogénie est sommaire, leur sémiotique est remarquable par rapport à leurs faibles ressources. Le premier soin d'un docteur chinois en visite est de prendre le pouls de son malade, nous passerons rapidement sur ce sujet connu de tous et que les sinologues ont décrit à l'infini : le médecin doit être assis, trois doigts sont placés sur l'artère en trois points un peu distants l'un de l'autre ; on analyse d'abord la sensation générale produite dans le corps entier de l'artère par une seule pres-

sion égale, puis les différentes sensations de chaque doigt en appuyant successivement d'une façon légère, puis par élan comme un ressort et enfin en écrasant l'artère contre l'os. Ce *modus faciendi* mériterait à lui seul une longue méditation et nous semble susceptible de donner beaucoup plus de renseignements que notre manière superficielle d'exploration, et dans la dernière façon d'écraser la radiale, je ne puis m'empêcher de voir une ébauche de sphymométrie, car le doigt inférieur par une pression forte empêchant la récurrence, le doigt supérieur écrasera l'artère jusqu'à absence de pulsations sous le doigt moyen et ainsi sera réalisé un sphymomanomètre primitif qui, à des doigts plus exercés que les nôtres, pourra rendre des services. Ensuite le médecin recherche s'il y a différence de pouls dans le bras opposé et aux autres endroits; sur les 31 conditions du pouls, 26 sont d'un pronostic fatal; les sept conditions les plus ordinaires sont le pouls fort, faible, lent, précipité, égal, irrégulier, redoublé, à niveau ou profond.

L'évolution de la maladie se fait par crises successives qui sont le plus souvent le signal d'un retentissement de l'affection sur le cœur, le foie, le poumon, l'estomac, le rein ou l'intestin, et chacune de ces crises se manifeste par des changements dans le pouls.

Mais il ne faudrait pas croire, comme on le dit trop souvent, que le médecin se contente de ce seul renseignement, il n'est que le commencement du diagnostic, les autres symptômes et leurs conséquences sont aussi étudiés. D'abord, avant de visiter le malade, le docteur s'est informé d'une façon plus ou moins discrète de son anamnèse, cette recherche se fait toujours insidieusement, car

celui qui paraîtrait avoir besoin de ces détails semblerait un ignorant. En outre le traitant observe l'âge, le tempérament, les habitudes, la température extérieure, la saison, le facies du patient, la couleur et autres particularités de sa peau, sa langue, ses yeux, sa respiration, les localisations douloureuses dans la colonne vertébrale ou les membres, les sueurs, s'il n'y a pas une circulation veineuse collatérale à certains endroits ; enfin, suivant les cas, il complète son examen par celui des oreilles, de la bouche, des narines, des selles et des urines. La percussion et le palper se pratiquent aussi quelquefois ; certaines maladies abdominales donnent lieu à du tympanisme, le dos des enfants malades fait entendre un bruit particulier si on le frappe ; dans la tuberculose ganglionnaire intestinale, ils ont senti des masses dures et mobiles sous le doigt ; dans la grossesse les sages-femmes font communément le palper ; il n'est pas jusqu'au toucher vaginal qu'elles ne mettent en œuvre. Quant à l'auscultation, nous n'en avons trouvé aucune trace.

Et c'est grâce à ces faibles moyens aidés de leur talent d'observation qu'ils sont parvenus à mettre quelque clarté dans leur pathologie aussi chargée en espèces morbides que la nôtre ; le seul reproche que l'on puisse leur faire, c'est d'avoir souvent subdivisé à l'infini les formes cliniques d'une même maladie.

La Pathologie. — Parmi les maladies générales et infectieuses (1), une de celles qui a exercé les plus grands ravages est la variole qui enleva à Pékin en 1767 plus de 100.000 enfants en quelques mois ; elle est connue, disent

(1) La plus grande partie des matériaux concernant la pathologie est empruntée à l'intéressant ouvrage de MM. DABRY et SOUBEIRAN.

les vieux auteurs depuis 3.000 ans, mais n'était pas dangereuse autrefois, elle revêt suivant les siècles et les lieux des formes différentes. Voici d'après une traduction des Pères Jésuites d'un traité sur la variole en 4 vol., ce que nous avons trouvé de plus intéressant à ce sujet : La variole est beaucoup plus dangereuse dans les pays tempérés que dans les pays froids; le virus est d'autant plus malin que les mœurs sont mauvaises, ce qui a fait appeler cette affection *le thermomètre des mœurs*, cette virulence est indiquée par la qualité des boutons. La variole évolue en six périodes : la période de fièvre, d'éruption, d'accroissement, de suppuration, de dessiccation, enfin de cicatrisation; au moment de la suppuration, le visage est pâle, les pieds et les mains sont froids, le malade est abattu, a de la diarrhée, ne peut satisfaire ni sa faim, ni sa soif. Les Chinois distinguent 42 formes de variole (dans cet ouvrage, des estampes représentent chacune d'elles), les principales sont la confluenta qui est dangereuse, celle qui se localise à la tête est de pronostic fatal, ainsi que la variole hémorragique. Les complications arrivent souvent faute de soins consécutifs, le foie est atteint fréquemment, la période de suppuration est la plus dangereuse, de même la variole de l'adulte et de la grossesse.

Les remèdes varieront suivant l'époque de l'affection, chaque symptôme aura le sien; du troisième au septième jour, il faudra piquer les pustules avec une aiguille d'argent de trois pouces de long à pointe aiguë et plate que l'on fera bouillir (les Chinois nous auraient-ils devancés dans la voie de l'asepsie?) dans une décoction composée et que l'on gardera enfermée dans un étui de plume, on appliquera ensuite sur chaque point du blanc de plomb.

La variolisation, pratiquée pour la première fois à la fin du x^e siècle sur le petit-fils du prince Tchín-Fiáng, n'est qu'accessoire, car elle a ses dangers ; il faut qu'elle se fasse sur un enfant sain de la manière suivante : on prend des croûtes d'une variole sans complications, lorsqu'elles sont bien sèches, on les met dans un vase de porcelaine neuf (difficiles à conserver) fermé hermétiquement par des bandes de papier collé, et on les garde au frais. Lorsque l'on doit faire l'inoculation, il convient de mettre l'appartement en état et à ce sujet l'auteur décrit un manuel que nous serions presque tenté de qualifier d'asepsie du local ; puis on écrase 20 ou 30 grains d'après l'âge dans un vase bien propre en humectant de 3 à 5 gouttes d'eau bien claire dégourdie pour former une pâte demi-molle que l'on enveloppe d'un peu de coton et que l'on introduit dans la narine de l'enfant pendant 12 heures. On peut aussi souffler avec un chalumeau de la croûte desséchée, ou bien porter deux ou trois jours la chemise d'un malade en suppuration, ou encore introduire du pus dans le nez ou sous l'épiderme de la partie inférieure du pouce. Si, onze jours après, il n'y a aucun phénomène d'invasion, inutile d'attendre davantage et recommencer l'opération.

La vaccine, grâce aux efforts européens, pénètre les ports chinois ouverts, mais ne semble guère les dépasser.

La rougeole, la dengue, le béri-béri, la rage et la lèpre ne sont pas rares en Chine. La typhoïde très bien décrite est due à un empoisonnement miasmatique, elle est épidémique, contagieuse, plus fréquente au printemps ; les prodromes (épistaxis, etc.), l'éruption, la carphologie sont très bien observés ; la mortalité est de 20 0/0, la durée de

5 à 15 jours, la convalescence doit être surveillée.

La peste à bubons se propage de l'Est à l'Ouest ; l'eau potable est souillée par le liquide provenant du cadavre de rats morts, aussi faut-il purifier l'eau du puits familial, en y brûlant des remèdes magiques où rentre l'ail, et ouvrir les bubons avec des aiguilles d'argent (PORTENGEN).

Le paludisme a pour foyers les côtes sud, Hong-kong et Macao particulièrement ; à Pékin la fièvre intermittente assez commune est toujours bénigne, les accès pernicieux sont rares (MATIGNON) ; le germe est un poison de l'air, de l'eau ou des plantes de terre ; il faut se traiter aussitôt le premier accès terminé.

Le choléra bien exposé a une durée variable de 2 à 10 jours, la mortalité est de 20 0/0 et dans les formes graves de 50.

Le charbon, disent-ils, reconnaît pour cause la consommation de viande putréfiée ou la piqure d'un insecte infecté ; le traitement consiste dans la cautérisation de la pustule par un mélange caustique où dominant la chaux, l'ail ou le girofle, on termine par un moxa à l'armoise.

La dysenterie, attribuée aussi à un empoisonnement miasmatique, est épidémique et sporadique.

Le rhumatisme aigu, le déformant, la goutte, avec ses tophus et sa dyspepsie, le diabète avec ses anthrax, la scrofule ont chacun leur description plus ou moins nette.

La blennorrhagie et la syphilis, très communes en Chine, sont l'objet d'un luxe descriptif considérable ; la blennorrhagie se transmet par la femme après une incubation de 4 à 10 jours, elle gagne l'urètre et la vessie des deux sexes, l'inflammation finit au bout de 15 à 20 jours, mais la guérison n'est complète que du 45^{me} au 50^{me} jour ; quel-

quefois, c'est une véritable infection générale qui se manifeste par de l'orchite, des bubons, de l'ophtalmie, du rhumatisme ; un régime sévère, des bains fréquents, des lotions, tel en est le traitement. Elle peut devenir chronique, on a alors la blennorrhée, ou se localiser autour du gland, d'où balanite.

Les bubons sont idiopathiques ou symptomatiques d'un chancre ou de chaudière ; les végétations ne sont pas oubliées non plus.

La syphilis, excessivement commune, est en général bénigne chez les Chinois, mais acquiert une gravité exceptionnelle lorsqu'elle se transmet à l'Européen.

Les auteurs ne font pas de distinctions entre le chancre induré et le chancre mou ; ils lui décrivent une incubation de 3 à 9 jours seulement ; contagieux, il peut siéger à l'anus, au nez, dans la bouche, la gorge ou encore être intra-urétral ; simple, multiple, phagédénique, accompagné de phimosis ou de paraphimosis, de ganglions, il coïncide souvent avec la blennorrhagie, traitement local anodin, traitement général par les frictions sur les bras ou les inhalations mercurielles, en surveillant la stomatite ; le malade devra se soigner encore un mois au moins après la guérison et s'abstenir soixante jours de coït (faible essai de prophylaxie).

Les périodes secondaires et tertiaires sont aussi bien observées, douleurs ostéocopes, taches cuivrées, syphilitides ulcéreuses et autres, gommages, perforations du voile, plaques muqueuses, nez syphilitique, tout y est décrit ; toujours le mercure à l'intérieur et des insufflations pharyngées de soufre ou de sulfure de mercure, des fumigations de cinabre pour les plaques muqueuses anales.

La syphilis est héréditaire pour la première et même la deuxième génération.

Parmi les affections respiratoires, citons :

La pneumonie, nommée abcès du poumon avec son point de côté et ses crachats colorés, les vomiques.

La bacilliose n'est représentée que par l'adénite cervicale, ou la tuberculose mésentérique caractérisée par des alternatives de diarrhée et de constipations, un ventre enflé et résonnant sous le choc comme un tambour, de petites masses dures, mobiles, roulant sous le doigt, un facies à paupières cernées de bleu.

Pour le tube digestif, nous trouvons décrits les stomatites ulcéro-membraneuses et mercurielles, l'angine et l'amygdalite phlegmoneuse simple ou double, piquer l'abcès et insuffler au moyen d'un tube d'argent de l'alun en poudre, les corps étrangers que l'on essaiera d'extraire avec des pinces, le rétrécissement et le cancer de l'œsophage, le cancer stomacal avec sa tumeur et son amaigrissement, la gastrite éthylique fréquente *in populo*, l'embarras gastrique, l'hypo- et l'hyperchlorhydrie même avec leurs vomissements immédiats, une ou deux heures après les repas ou plus encore, l'ascite, les ascarides, les tœnias, les hémorroïdes internes ou externes, souvent héréditaires, favorisées par le repos, la constipation, dangereuse à supprimer parfois.

Les maladies cutanées sont assez rares (BARROW); citons l'herpès circiné et tonsurans, le favus moins fréquent, l'éléphantiasis commun chez les porteurs de palanquins qui marchent souvent dans la vase, l'ichtyose, enfin surtout les phtiriasés et la gale, cette dernière due à un insecte cheminant dans une galerie tortueuse sous-

cutanée ; traitée depuis un temps immémorial par le soufre.

Le goître, très fréquent au Tibet et en Mandchourie, où il atteint $\frac{1}{6}$ des habitants, les femmes surtout, est attribué à l'eau résultant de la fonte des neiges, ces contrées, où les crétins considérés comme sacrés abondent ont une grande analogie avec la Suisse ; les malades se traitent préventivement par des préparations saturnines et par des algues iodées.

Dans les maladies nerveuses, nous voyons l'épilepsie admirablement décrite, l'hémiplégie avec déviation des traits du côté paralysé, maladie à longue évolution quelquefois, la paralysie des quatre membres seuls, l'héméralopie traitée par un remède bizarre dont le fond est en somme le repos et la vapeur d'eau chaude, le mal perforant chez les porteurs.

Les conjonctivites, les ophtalmies sont très fréquentes, elles ont été attribuées à la saillie de l'œil en avant qui, n'étant plus protégé par son rebord sourcilier, est exposé davantage à l'action des rayons solaires et des poussières, il faut aussi faire jouer un rôle au nettoyage des yeux par les barbiers, lequel irriterait chroniquement la conjonctive et souvent par instruments malpropres transmettrait l'affection d'un client à un autre ; aussi la cécité en est fréquemment la conséquence ; d'après GAUTHIER, on peut lui reconnaître six causes : la fonte de l'œil, l'albugo et le leucome, l'amaurose et le glaucome, enfin très rarement la cataracte.

La gravelle, les calculs, les pertes séminales, les pollutions, l'incontinence par regorgement sont aussi l'objet de bonnes descriptions.

La gynécologie est la plupart du temps abandonnée aux mains des sages femmes de sorte que cette branche est mal connue et mal précisée ; la suppléance des menstrues peut se faire par des épistaxis, des bronchorragies et autres flux sanguins ; la leucorrhée entraîne souvent la stérilité, on la traite par l'introduction dans le vagin de grosses baguettes enduites de remèdes divers, et de fréquents lavages à l'eau tiède ; le prolapsus est décrit ; le cancer utérin se diagnostique par l'introduction du doigt dans le vagin, et un écoulement fétide, c'est une affection grave entraînant la mort neuf fois sur dix ; les Chinois semblent avoir vu les péritonites, les salpingites, et les fibromes, mais sans bien les distinguer les uns des autres.

L'obstétrique. — L'art des accouchements toujours pratiqué par les matrones permet des réflexions plus intéressantes. La durée de la grossesse est évaluée à deux cent soixante-dix jours ; dès le 9^{me} mois, la femme doit éviter les fatigues, les émotions, les indigestions ; sa chambre sera à une température modérée et fixe, son lit, ni trop dur, ni trop mou, les linges nécessaires seront prêts d'avance.

Dès le début du travail, il faut aller chercher la sage femme, elle et une aide seront seules présentes, le calme le plus absolu devra régner dans la maison ; les positions données à la parturiente diffèrent selon les contrées : les Mandchoues et les Mongoles prennent la position agenouillée (ENGELMANN), ou se placent sur une petite chaise contenue dans un baquet peu élevé, une aide soutenant le dos (KERR) ; les Chinoises restent ordinairement dans le décubitus dorsal, la tête un peu élevée (DABRY) ; la

femme absorbe toujours une pilule dite expéditive composée d'emménagogues; parfois, pour activer les contractions, elle se promène de long en large dans la chambre; l'accoucheuse surveille le travail une main dans le vagin, c'est généralement par l'occiput ou le siège que se présente l'enfant; s'il vient par la face, le cas est plus difficile, mais avec la main on peut ramener l'occiput en avant; d'autresfois le cordon passé autour des épaules empêche la sortie, la main le remettra en place; s'il y a présentation du membre supérieur, on introduit la main gauche pour aller chercher la tête ou les pieds, si c'est au contraire le membre inférieur, on le repousse sans l'abandonner entièrement et de l'autre main on va chercher le second. L'accouchement dure quelquefois trois jours, et l'enfant et la mère finissent par succomber; si l'enfant est mort, il a alors les bras froids et immobiles, la sage femme avec un crochet en fer à deux branches devra chercher à l'extraire (nous pensons qu'il s'agit là d'une ébauche de forceps, nous en voyons encore la preuve dans la remarque faite par les Chinois que l'enfant, à la naissance, a quelquefois les traits déviés à droite ou à gauche); résistait-il? elle lui brisera les os à la main ou, attirant le corps soit avec un cordon soit avec un crochet, elle coupera chaque membre successivement avec un instrument tranchant, mais il faut se hâter et quelquefois la mère succombe (DABRY).

Le cordon sectionné aux ciseaux ou avec un tesson de porcelaine sera lié avec un cordonnet de coton et entouré de farine de riz; l'enfant, lavé et essuyé avec du papier doux, sera enveloppé dans du vieux linge et relavé seulement le troisième jour. — La délivrance se fait naturellement,

l'accoucheuse masse doucement et continuellement le ventre de l'accouchée jusqu'à ce qu'elle ait lieu, si elle se fait trop attendre, on chatouille la gorge de la femme jusqu'à provoquer des efforts de vomissement qui favorisent l'expulsion ; enfin on essuie la vulve avec des linges bien propres.

La nouvelle accouchée reste au lit trois jours au plus, mais ne sort de ses appartements qu'au bout d'un mois ; pendant tout ce temps, elle est regardée comme impure ; elle n'observe pas de régime spécial, mais dès sa sortie se livre aux plaisirs de la table ; l'allaitement commence au troisième jour. Les suites de couches pathologiques sont l'exception, les femmes présentent une résistance extraordinaire à l'infection, qui n'est pas rapportée par les auteurs à sa véritable cause ; l'éclampsie est mal étudiée, l'absence de lait se soigne par le massage, les abcès du sein par les emplâtres et l'incision, en cas de crevasses du mamelon, a interdiction de nourrir.

Lorsqu'à la naissance, l'enfant est constipé, introduire dans l'anus à un pouce de profondeur un pinceau enduit de miel ; quelquefois ce moyen est insuffisant et l'enfant succombe ; les monstres ne sont pas viables, les convulsions provoquent la mort deux fois sur dix ; la dépression des fontanelles indique la mauvaise venue des nourrissons. La gastro-entérite, très bien étudiée dans son évolution, est causée par l'alimentation trop abondante et peu digestive.

La Chirurgie. — La Chirurgie Chinoise est beaucoup moins remarquable que la Médecine et, la castration mise à part, elle est bien dépassée par la hardiesse de l'art chirurgical indien.

Les Chinois emploient l'anesthésie locale ou générale qu'ils obtiennent par une espèce d'atropa pour les opérations sur le bas-ventre, par le datura alba ou l'azalea procumbens mêlé à de la poudre d'aconit, cet azalea associé à l'andromède et à la jusquiame sert de narco-tique (GUBLER).

La petite chirurgie est représentée d'abord par la saignée peu employée, on la fait au pli du coude, aux orteils et à la partie dorsale de la main ; pour cela : lier le bras au-dessus du coude, laver et frotter la peau au-dessous (encore l'asepsie) ; puis, avec une lancette improvisée d'un morceau de porcelaine cassée pour la circonstance, piquer la veine ; laisser le sang s'arrêter de lui-même ; pas de bandage consécutif, laisser la plaie à l'air ou y mettre un grain de sel ; la saignée peu abondante, 1/3 de palette en moyenne, rarement plus, est surtout employée en art vétérinaire pour l'âne et le cheval ; il est sévèrement interdit de saigner une femme enceinte.

Signalons encore les pointes de feu au moyen de feuilles d'armoïse roulées en cône, ou du fer rouge, les cicatrices de ces cautérisations, souvent très nombreuses sur la tête et les bras des moines bouddhiques, leur rappellent chacune un vœu, les scarifications, les ventouses, coupes de cuivre, surmontées d'une petite ouverture obturée à la cire : on place une petite bougie *loco dolenti*, on recouvre de la ventouse et, l'opération achevée, il n'y a qu'à gratter la cire pour que l'instrument se détache de lui-même, l'acupuncture qui, importée en Europe par TEN RHYNE, médecin de la Compagnie des Indes en 1679, eut une vogue énorme suivie comme toujours d'un oubli immérité ; cette opération, panacée universelle, se pratique en 367 points du

corps, mais les endroits dangereux sont soigneusement évités, du reste l'opérateur, quoi qu'on en ait dit, ne va jamais à plus de 24 millimètres de profondeur, la moyenne est de neuf. L'acupuncture se fait au moyen de fines aiguilles d'or, d'argent ou d'acier, introduites soit par rotation, soit à l'aide d'un petit marteau spécial ; on les laisse en place quelques respirations seulement.

Les abcès sont ouverts avec une espèce de petite lancette triangulaire, les brûlures sont traitées par un mélange d'argile vinaigrée, en ayant soin de ne pas ouvrir les ampoules, les morsures par la succion, la cautérisation au fer ou à l'alun ; la réunion des plaies est obtenue par des fils de chanvre ou de soie trempés dans l'huile, leur occlusion par plusieurs épaisseurs de papier de bambou mouillé de salive et des bandages ; si la blessure contient un projectile apparent, le chercher et l'extraire avec des pinces en écartant les chairs, sinon obturer l'orifice.

Les Chinois ne font jamais d'amputations, ils sont conservateurs à outrance, les calculs vésicaux, la cataracte leur sont connus, mais ils ne les traitent pas ; la trépanation fut pratiquée sous la dynastie des Han, disent les vieux auteurs, par un savant qui emporta son secret dans la tombe, ce fait ne doit pas nous étonner, car nous savons que la trépanation se pratiquait déjà aux temps préhistoriques.

Dans la hernie étranglée, on rentre les intestins avec les mains frottées d'huile, on lave ensuite les parties malades avec du suc de gin-seng, et on ne donne comme nourriture que du riz cuit à l'eau en consistance de bouillie claire, quelquefois on fait des ponctions dans la tumeur ; les bandages herniaires n'existent pas ; les anévrysmes

parfois reconnus sont traités dans certains cas par la compression.

Les chirurgiens font la cure des hémorroïdes par la ligature avec un fil oint de substance caustique, mais le malade doit suivre à partir de ce moment un traitement hygiénique. Quelques auteurs, peu nombreux, il est vrai, ont prétendu que les Chinois enlèvent quelquefois le scaphoïde chez les fillettes pour faciliter la déformation de leurs pieds, mais il est vraisemblable de croire, avec MORACHE, que dans ces cas cet os à la suite de massages trop violents ou par ostéite est venu faire saillie à l'extérieur et faciliter ainsi son ablation. C'est au point de vue des fractures et des luxations que les Chinois sont le plus avancés relativement ; ils font la réduction du maxillaire inférieur, de la hanche luxée en dedans ou en dehors, le malade couché, par tractions sur le pied ; dans les luxations de l'épaule, après réduction, mettre une boule de coton dans l'aisselle.

Les fractures de jambes sont fréquentes, les différentes variétés : uniques, doubles, obliques, transversales sont bien discernées ; pour les traiter, un aide tire sur la jambe jusqu'à ce qu'elle ait la longueur de la saine, puis on bande avec un linge de coton sur lequel on applique huit planchettes de quatre pouces de long qu'on entoure de papier solide, on lie le tout avec un cordon ; si la fracture est comminutive, ouvrir la peau, enlever l'esquille avec des pinces, recoudre, mettre un emplâtre et un appareil en bambou. La fracture de la rotule se contient par un sac de toile percé en son centre, dans lequel on fait rentrer l'os.

L'art dentaire n'est pas beaucoup plus avancé, avulsion

des dents à la main, cautérisation et c'est tout. Cependant, dit MORACHE, on a vu quelques exemples élémentaires d'une pièce d'ivoire fixée par des crochets aux dents voisines.

La Castration. — La seule opération qui vaille vraiment la peine de nous arrêter quelque peu est la castration. La castration fut d'abord une sanction pénale, dont la première mention date de 1100 avant J.-C.; elle ne fut érigée en institution quasi-officielle pour fournir des serviteurs au palais impérial qu'en l'an 111 environ de notre ère. Le recrutement des eunuques, dont on compte deux mille à Pékin, se fait par achat d'enfants de 7 à 10 ans dans les familles pauvres, parfois des adultes se font castrer volontairement pour éviter la misère soit à eux, soit à leurs parents; l'eunuque adulte touche, nourriture en plus, dans les huit francs par mois, mais il arrive grâce aux pourboires et aux pots-de-vin à se faire des mois considérables, certains touchent suivant leur capacité jusqu'à 50 francs de fixe. La charge de castrateur est héréditaire, quoique non rétribuée du gouvernement; c'est le client qui solde le chirurgien, mais comme le plus souvent lui ou sa famille sont dans la misère, les 26 fr. d'honoraires se remboursent mensuellement dès l'entrée en fonction. L'opéré a le droit d'emporter ses organes, qu'il conserve précieusement dans l'alcool pour que sa famille puisse les mettre dans son cercueil et qu'ainsi il n'arrive pas en trop mauvais état devant ses ancêtres; sinon c'est le chirurgien qui s'en empare, les garde dans son musée comme réclame ou comme source ultérieure de bénéfices, car si le propriétaire devient célèbre, à sa mort ses amis rachètent des 10 et 15.000 francs quelquefois les

traces de sa virilité pour les déposer dans son tombeau ; si ces reliques ont disparu on peut sans inconvénient les remplacer par celles d'un confrère moins favorisé (MATTIGNON).

L'opérateur a deux ou trois aides apprentis de sa famille ; dans les cas urgents l'opération se fait sans soins préliminaires ni anesthésie ; ordinairement, 15 jours avant, l'enfant suit un régime alimentaire très sévère, reconstituant et déprimant tout à la fois, puis trois fois par jour on lui applique localement un linge imbibé d'une mixture composée d'une dizaine de plantes altérantes et stupéfiantes, l'insensibilité commence dès le 4^{me} ou le 5^{me} jour ; alors, suivant le chirurgien, trois procédés peuvent être employés. Le malade est mis sur un lit de camp, les aides, après application d'un bandage compressif des cuisses et de l'abdomen, lui maintiennent le bassin et les cuisses écartées, le chirurgien, saisissant les organes génitaux d'une seule main, les comprime et les tord jusqu'à ce que tout le sang soit chassé et d'un seul coup de couteau-serpette ou de longs et forts ciseaux tranche le tout au ras du périnée. Ou bien, après un bain très chaud et un massage anesthésiant gradué des bourses et de la verge, l'opérateur, ramassant le tout en un seul paquet, l'entoure d'une petite bande de soie, appliquée de l'extrémité vers la base, serre progressivement jusqu'à obtention d'un boudin allongé qu'il sectionne en un temps, au niveau du pubis (MORACHE). Enfin le troisième procédé moins chirurgical est rapporté par le docteur MARTIN ; dès le début de l'anesthésie, on exerce des torsions graduées sur l'appareil génital qui donnent lieu à des escarres d'abord locales, puis bientôt généralisées vers le 15^{me} ou 20^{me} jour ;

plus rapidement encore ils obtiennent une amputation du 14^{me} au 16^{me} jour par l'application d'une ligature à la soie ; ce procédé diffère des précédents en ce qu'il ne donne lieu qu'à une castration incomplète, la racine de l'organe restant intacte.

Pour éviter l'atèrsie de l'urètre, une cheville de bois ou d'étain y est fixée; la plaie lavée trois fois à l'eau poivrée est recouverte d'une feuille de papier imbibée d'eau fraîche, si elle semble donner lieu à hémorragie, on applique des poudres hémostatiques composées de résines odoriférantes d'alun et d'agaric et l'on fait de la compression par un bandage soigné, le patient est promené deux ou trois heures dans la chambre avant de le remettre au lit. Pendant les jours suivants, on donne au malade des breuvages anaphrodisiaques très concentrés, car il faut qu'il fabrique très peu d'urine ; le troisième jour, on enlève le pansement, s'il peut uriner, il est considéré comme sauvé et on lave la plaie avec soin, sinon l'opéré regardé comme perdu est abandonné à son malheureux sort. La guérison se fait vers le 100^{me} jour, en donnant lieu à une petite cicatrice de 3 centimètres à peine, triangulaire à sommet inférieur avec l'infundibulum urétral au fond ; les accidents sont rares, la mortalité ne dépasse pas 1 à 4 0/0. — Les complications observées sont l'incontinence à laquelle succède bientôt la rétention, le catarrhe vésical, les calculs ammoniac-magnésiens, et enfin l'atrésie, traitée par une sonde de 2 cm. 1/2 en bois ou en étain, grosse comme une plume de poule et maintenue en permanence dans l'urètre.

Lorsque les cunuques ont été châtrés jeunes, ils ont le facies de l'emploi : la figure ronde, la tendance à l'obé-

sité, les chairs flasques, la voix gracile, le système pileux peu développé ; l'aspect sénile semble précoce, à 40 ans ils en paraissent 60 ; considérés en général comme non libidineux, il leur arrive pourtant parfois d'user des femmes *unguibus et rostro* (MATIGNON).

La Matière médicale et la Thérapeutique. — La Matière médicale et la Thérapeutique Chinoise comme les précédentes branches prêtent aussi à des considérations curieuses. Nous avons vu déjà que le médecin donnait souvent des drogues en même temps que sa consultation ; malgré cela, il existe des officines, analogues aux pharmacies françaises, composées d'une boutique et d'un laboratoire, de nombreux tiroirs avec étiquettes contenant les produits, des bocaux en porcelaine pour les pilules, etc. La récolte, la conservation par dessiccation ou torréfaction, la division et la pulvérisation, la distillation, la sublimation, l'extraction des sucres végétaux huileux, résineux et sucrés, les extraits secs sont faits avec une vraie science et les instruments (pilons, alambics) sont très bien compris. Les incompatibilités de préparation aussi bien que celles d'action sont connues, de même que les différences d'effets selon les saisons.

Toutes les formes médicamenteuses sont mises en usage ; depuis les bols peu usités, les poudres, les onguents, pommades ou emplâtres, les conserves et électuaires, les alcoolés, extraits, infusions, décoctions, jusqu'aux pilules recouvertes d'une feuille d'or ou d'un enduit rougeâtre ou de colles ne se dissolvant que dans l'estomac. Les drogues, si elles sont répugnantes pour l'œil, n'ont jamais le goût nauséabond des nôtres (ARMAND).

Tous les règnes se rencontrent dans la pharmacopée

chinoise, minéraux, végétaux et animaux y sont abondamment représentés ; la plupart des médicaments européens s'y retrouvent et si leur administration est souvent basée sur la similitude, nous verrons que parfois ils sont employés avec une perspicacité étonnante.

L'idéal thérapeutique est de savoir couper, affaiblir, détourner, accélérer, attendre ou retarder les crises symptomatiques d'une complication ; mais cet idéal n'est pas réalisé par la seule absorption de médicaments, le régime diététique et hygiénique joue un grand rôle : la diète plus ou moins absolue, tempérée par une tisane un peu forte de riz ou autre grain, de plus en plus épaisse avec les progrès de la guérison, le système de couchage, de vie, les soins de la convalescence ne sont jamais négligés.

Nous n'insisterons ni sur l'asepsie ni sur l'antisepsie dont nous avons relevé les traces dans les chapitres précédents, ainsi que dans le fait de se rincer souvent la bouche à l'eau tiède et de se frictionner les dents, et encore dans l'emploi du coton de saule pour les plaies et les pansements vaginaux. Les parasitocides, classe importante, nous montrent le camphre employé dans la gale, la phthiriasse, l'helminthiasse, accessoirement dans la sueur des pieds, les névralgies, le choléra ; le soufre mêlé à l'axonge pour les acaries et les dermites ; la gomme-gutte pour les helminthes, drastique et émétique également, l'aloès, une sorte de mousse récoltée sur le littoral et analogue à notre mousse de Corse, le bichlorure de mercure, la chaux, la racine de grenadier.

Le tube digestif se nettoie par les vomitifs : mélange de sulfure d'antimoine, de fer et de silice, sulfate de cuivre,

gomme-gutte, tabac ; se stimule par le gingembre, l'absinthe, l'anis étoilé, la racine de colombo, le giroflier, le fenouil, des écorces diverses de rubiacées, analogues au quinquina ; s'évacue par le sulfate de soude, le calomel le talc blanc, l'aloès, le quassia, le tamarinier, le croton, l'huile de ricin, la rhubarbe qui donne souvent des coliques, aussi la prend-on en décoction ou en poudre lavée à la vapeur.

La nutrition se modifie par l'arsenic, sous forme d'orpiment ou de réalgar donné dans la scrofule, l'herpès, le paladisme, par l'iode de varechs séchés ou en cendres pour les goitreux des montagnes du Nord de Pékin, le carbonate de potasse, l'azotate et le chlorure de soude et de potasse, diverses préparations de zinc et d'étain. Des poudres de minerais de fer dans l'anémie ont été préconisées de tout temps. Pour agir sur la circulation, les Chinois emploient l'ergot de riz ou de maïs, l'armoise, le safran, la rue, les amandes amères comme emménagogues ; localement l'alun, la noix de galle, d'arec, la chaux vive comme hémostatiques ; la révulsion à l'aide du *brassica sinensis*, des mylabres ou cigales, les moxas, le massage, les ventouses scarifiées ou non, les pointes de feu.

Les ventouses dont nous avons vu plus haut le mode d'application se pratiquent parfois par une catégorie de gens analogues à nos suceurs de sang du XVIII^e siècle (ARMAND), mais se font surtout alors sur les tumeurs ou abcès jusqu'à apparition du sang. Le massage, office des barbiers, est complété, dans certains cas, maux de gorge en particulier, par des pincements entre le pouce et l'index tout autour du cou, et l'on rencontre souvent dans les rues des gens porteurs de nombreuses ecchymoses linéaires qui

n'ont d'autre origine ; dans les névralgies faciales, le massage est aussi très en honneur. Il est, en Chine, une caste médicale célèbre, celle des bonzes de Tao-sée qui sous le nom de Cong-fou, c'est-à-dire postures, a érigé en système des pratiques à rapprocher du massage suédois actuel ; mais ces coutumes ont été tellement déformées par l'ignorance et les superstitions des prêtres des siècles suivants qu'il est bien difficile d'y démêler aujourd'hui ce que l'inventeur y avait mis de scientifique. Le principe est basé sur la circulation des liquides du corps humain, qui a à vaincre la pesanteur et le frottement ; donc lorsque cette circulation est altérée, tout ce qui tendra à diminuer l'un ou l'autre pourra aider à la rétablir ; un second principe repose sur les rapports physiologiques du cœur et des poumons, il faut modifier l'un pour modifier l'autre ; de ces deux notions découlent des postures que le corps doit prendre selon chaque maladie et trois manières de respirer.

Citons encore l'azotate de soude, la racine de bryone, la salsepareille, le smilax china comme diurétiques, le carbonate de chaux, la poudre de charbon résultant de cheveux, de corne, d'urines, d'écailles carbonisées ; le liniment oléo-calcaire dans les brûlures ; l'orge germée, les décoctés de riz dans les troubles digestifs ; le pavot, l'extrait d'opium comme calmants, l'assa fœtida, la pyrèthre, le datura stramonium (ce dernier se fume aussi dans certaines maladies respiratoires), le musc comme antispasmodiques ; les innombrables préparations mercurielles : mercure métallique, oxyde rouge, sulfure rouge, calomel avec un peu de sublimé, employées en frictions dans du vin et approchant ensuite le corps du feu, en fumigations, en

pilules, le ptyalisme, la stomatite, l'ébranlement des dents souvent résultent de leur emploi.

Le jujubier, la réglisse, la fleur de sureau, la noix vomique, la fève de Saint-Ignace, l'aconit, la colchique ; le fameux gin-seng ou panax quinquefolia qui se paye son poids d'or, surtout stimulant et aphrodisiaque, le cubèbe et le santal auxquels on n'attribue pas de propriétés anti-blennorragiques (DEBEAUX), les infusions de raisins très employées, l'alcool de seigle, de froment ou de millet qui sert souvent de véhicule, le sang de cerf frais et chaud pour rétablir les forces, l'hydrothérapie, mise en honneur par le grand chirurgien Houa-To (GUBLER).

L'empoisonnement par les champignons, chose curieuse, se traite depuis des siècles par une décoction de feuilles de *Lycium sinense* de la famille des Solanées ; or, il y a quelques années à peine que nous savons l'atropine, alcaloïde de la belladone, solanée également, être l'antidote de la moscarine.

L'impuissance se soigne par l'introduction de bougies composées dans le méat, ou bien par une décoction ou des pilules de pénis de mammifère, dans la stérilité qui vient tantôt de l'homme, tantôt de la femme, on donne un aphrodisiaque complexe, où rentrent de la moelle dorsale et des reins de chien, des testicules de poulet, ou encore de la matrice de jument pour les femmes ; l'administration de placenta humain torréfié passe pour favoriser l'accouchement et la délivrance ; ces rudiments d'opothérapie, basés vraisemblablement sur des analogies, semblent d'origine plus mystérieuse quand on voit, dans les cas d'éclampsie, donner des reins de cochon à la malade.

La Médecine légale. — La Médecine légale chinoise est

surtout connue en France par le Si-yen-luh, code des magistrats dont le titre signifie : Manières dont s'y prend la justice pour faire paraître les plaies et contusions sur un cadavre ; ce livre, écrit en 1248 par le médecin Sung-tse, est divisé en 5 ou 8 livres et ne se trouve pas dans le commerce, il faut une permission spéciale pour l'acquérir, mais des ouvrages beaucoup plus anciens, dont le premier en date est de 960, sous les Song, existent aussi.

L'expertise médico-légale est souvent très délicate et l'on devrait, dit l'auteur, la faire faire par des gens tout à fait spéciaux et entraînés ; le procès-verbal doit en être très circonstancié et détaillé, les parents et le public doivent y assister, quelquefois aussi l'inculpé, mais avant tout l'enquête judiciaire complète et secrète doit être faite et au premier soupçon ne pas manquer d'isoler le cadavre.

La première chose à faire est de constater l'identité, l'âge, le sexe, l'expression de physionomie, la position du mort, l'état des lieux, puis l'on rasera les cheveux et les poils, on lavera à la lessive ou au vinaigre et on parfamera le corps. Ensuite l'on passera à l'examen des blessures extérieures, pendant la vie il y a épanchement de sang, mais après la mort le sang ne coule plus ; noter la présence ou l'absence de vers ; les phases de la putréfaction varient suivant les saisons ; s'il n'y a plus qu'un squelette, rassembler les os avec soin et les compter, on y voit parfois la trace de coups portés. — Tous ces principes varient selon que l'on a affaire à des femmes, des cadavres congelés ou putréfiés.

Les étranglés peuvent s'être donné la mort soit pendus en hauteur, soit à genoux, soit couchés en débandant un

arc, soit avec différents nœuds : coulant, tournant, etc. ; en général, la corde ne laisse pas de sillon postérieur, celui-ci n'est jamais rouge, mais blanc avec traces d'ongles si la victime a cherché à se dégager ; s'il a été décroché et secouru avant la mort, le sillon est plus noir et plus visible ; s'il a été étranglé puis pendu criminellement, les membres n'ont pas la même disposition, le bas-ventre n'a pas de lividité rouge foncé.

Les noyés ont le ventre tendu, les cheveux adhérents, l'écume à la bouche, les pieds blanchâtres, du sable sous les ongles, dans le nez et la bouche, mais ils ont aussi des blessures faites post mortem par choc contre des bateaux ou autres corps solides.

L'asphyxie peut encore résulter de l'introduction dans la gorge de morceaux de papier ou de toile, les étranglés peuvent être rappelés à la vie très longtemps après la mort apparente. Les suicides se font encore, de même que les empoisonnements, par l'arsenic, le mercure, l'opium fumé dans des pipes, le lou-choué retiré des eaux-mères des salines.

Les suites de rixes entre ivrognes sont plus graves que d'autres, il en résulte souvent un transport au cerveau mortel. L'ivresse, l'alcoolisme chronique, le tonnerre, la chaleur, le froid, les coups de pieds sont les causes les plus communes de mort subite ; pour constater la mort, suspendre un flocon de laine devant les narines, qui, dans ce cas, restera immobile.

Les Avortements. — L'avortement qui se pratique presque ouvertement (les murs des villes sont tapissés d'innombrables affiches offrant des breuvages pour faciliter les menstrues difficiles) n'est pas puni par les lois chez la

femme mariée, sauf en cas d'adultère ; nous avons vu les nombreux emménagogues de la pharmacopée chinoise, citons encore une espèce de sangsue, des pédiculi bovis séchés et pulvérisés appliqués sur le col utérin, mais ces manœuvres, impuissantes la plupart du temps, sont vite remplacées par des pratiques manuelles et instrumentales sur lesquelles les renseignements nous manquent.

En cas d'avortement supposé, on appelle la *van-pou* ou sage-femme qui compare l'âge de la grossesse avec le volume du ventre, mais en ayant soin de distinguer le fœtus d'un caillot sanguin ; à trois mois le sexe du fœtus est reconnaissable ; le toucher pratiqué par la *van-pou* avec le médius, l'ongle taillé, recouvert de laine, peut déceler la virginité ; il faut examiner aussi le vagin pour voir s'il n'y a pas de blessure produite par un instrument piquant ; si l'on suppose une drogue abortive, introduire une aiguille d'argent qui se ternit parfois dans ce cas : souvent l'avortement peut entraîner la mort par grande secousse sans aucune lésion (est-ce déjà une théorie de l'inhibition ?). Au moment des rapports sexuels, l'expulsion du fœtus est possible, mais alors il est entouré de ses membranes, il faut distinguer avec l'expulsion d'une simple tumeur, qui, elle, est souvent composée de caillots sanguins.

Les Infanticides. — Lorsque l'avortement n'a pas eu lieu, il est souvent remplacé par l'infanticide, mais celui-ci, beaucoup moins fréquent que ne l'ont dit les missionnaires et autres, intéressés à répandre ce bruit, est entouré de circonstances presque atténuantes. Il est surtout l'apanage des indigents, des esclaves, des mères malades ou dépourvues de lait, des adultères ; les garçons, qui sont une

charge moins lourde, car plus tard ils peuvent gagner leur vie par eux-mêmes et au besoin aider la famille, sont dans la proportion de 3 0/0 seulement. L'abandon, infanticide déguisé si l'on veut, est plus commun que ce dernier, mais avant d'exposer leurs nouveau-nés, les parents les enveloppent chaudement et des services spéciaux payés par l'État sont chargés de les ramasser et de les porter dans un hospice ; si l'abandon se fait sur une rivière, l'enfant surnage grâce à une calebasse fixée au dos ; en somme ceux qu'on étouffe ou qu'on abandonne sans soins sont presque toujours nés criminellement.

Malgré tout ce luxe apparent de criminalité, les délits ne sont peut-être pas si nombreux qu'on pourrait le croire et à entendre certains auteurs, les condamnés à mort ne dépasseraient pas une douzaine par an pour des provinces de 25 à 30 millions d'habitants, et nous savons que ce n'est pourtant pas par mansuétude judiciaire.

La Prostitution. — La Chine, pas plus que les autres peuples, n'est à l'abri de la prostitution et déjà, du temps de Marco-Polo, elle existait sur une assez grande échelle, s'il faut en croire ses récits : « Dans la ville du Grand Khan, dit-il, la prostitution est reléguée dans les échelons inférieurs de la société, les prostituées ne peuvent habiter que dans les douze faubourgs en dehors des douze portes ; je les estime bien vingt-mille, ayant bonne clientèle. »

Les lois, les mœurs mêmes lui sont plutôt contraires : ainsi un édit défend aux officiers et fils de ceux qui ont rang héréditaire à la cour de fréquenter les prostituées et courtisanes, sous peine de soixante coups de bâton ; les mariages, la paternité sont précoces et la vie de famille bien développée ; malgré cela, ce fléau, nécessaire dans une

certaine mesure, qui pour d'aucuns est le baromètre de la civilisation, existe d'autant plus développé que les villes sont plus grandes.

La prostitution est autorisée ou clandestine, cette dernière n'est pas la moins conséquente. Chaque ville a le privilège des maisons publiques qui sont cédées à des tenanciers moyennant une redevance. La police sanitaire est inconnue, mais remplacée par le contrôle du propriétaire qui y a tout intérêt; les femmes font scrupuleusement leur toilette génitale; dès que l'une d'elle devient suspecte, on la séquestre sans aucune considération pour sa volonté; elle est le bien, la chose du tenancier, qui l'a achetée tout enfant.

La police n'a de rôle dans ces maisons que pour en surveiller la tranquillité; grâce à elle, les rixes y sont rares.

Les maisons publiques, désignées sous le vocable de maisons de boue, ne sont pas nombreuses dans les villes; reléguées dans les quartiers excentriques, elles sont ouvertes nuit et jour à la lie de la populace; une gigantesque lanterne, couverte d'énormes caractères aux euphémismes significatifs : salle de la splendide prospérité, de la parfaite vertu, de la complète restauration, etc., les désignent aux regards des passants, quand, comme à Tientsin; les femmes ne se chargent pas de ce soin (MARTIN).

Les maisons privées, au contraire, multipliées dans tous les quartiers, s'affichent moins à la vue et sont mieux fréquentées; on n'y entre souvent que sur un mot de passe ou présenté par un ami; l'intérieur, aux murs tapissés d'images obscènes, aux étagères garnies de bibelots caractéristiques, en est luxueux; là, règnent les plaisirs de

l'amour, de la table et de l'opium ; les filles, d'une éducation plus relevée, chantent en s'accompagnant sur une sorte de guitare ou déclament des poésies, quelquefois de leur composition (MORACHE).

Il y a encore les fameux bateaux de fleurs de Canton, autres lieux de débauches, tant de fois déjà décrits par les voyageurs où le patron comme l'enseigne porte un petit tablier spécial à sa profession, les maisons de thé où des jeunes filles séjournent pour apprendre les bonnes manières dans la clientèle des hommes (MARTIN).

Quelques femmes vivent aussi isolées, entretenues somptueusement par quelque mandarin ou riche négociant, mais c'est l'exception.

Lorsqu'en voyage des étrangers s'arrêtent dans une hôtellerie, ils ne tardent pas, dit l'abbé DAVID, à voir autour d'eux des femmes accourir, jouer de la guitare, souvent toute la nuit, jusqu'à ce qu'ennuyés ils les payent pour se retirer ou que, charmés, ils acceptent leurs services.

La vie des prostituées est relativement heureuse. Quoique ne se possédant pas, elles jouissent néanmoins d'une assez grande liberté, mais lorsqu'elles sont vieilles, ridées et fanées par l'opium et le reste, elles traînent une existence misérable, elles finissent dans le suicide ou la mendicité.

Le chiffre des prostituées a été diversement estimé. E. MARTIN les évalue à quinze mille, plus les courtisanes, rien que pour Pékin ; à Tientsin, qui semble un véritable centre de débauche, c'est par milliers qu'on les compte, de véritables casernes de 80 à cent femmes existent sur plusieurs points ; LIBERMANN, dans cette dernière ville, aurait découvert plus de trente-cinq maisons comprenant

au moins huit cents garçons de huit à dix-sept ans.

La pédérastie n'est pas inconnue, on le voit, dans l'Empire du Milieu, elle s'exerce même au grand jour, sans que le gouvernement intervienne; les officiers sont toujours accompagnés d'un porte-pipe, joli garçon de 14 à 18 ans, richement vêtu, dont le rôle paraît délicat à définir; dans les boutiques de barbiers, dans les théâtres, des enfants viennent offrir sans aucun détour leurs caresses lascives aux clients. Bien souvent, dans un diner entre amis, on fait venir de ces jeunes gens, payés très chers, plus peut-être pour égayer le repas que pour autre chose, car ces garçons paraissent d'une culture intellectuelle assez élevée et ont une teinture littéraire assez soignée, c'est ce qui semble en faire l'attrait.

La bestialité, la sodomie, le fétichisme ont aussi leurs détraqués; les féticheurs ont ordinairement pour but la vue et le toucher des petits et coquets souliers féminins; la masturbation serait commune chez les enfants.

L'Assistance publique. — L'assistance publique fut autrefois soigneusement organisée; de tous temps des hospices pour les enfants trouvés fonctionnèrent régulièrement; ils comportaient des médecins, des matrones et des nourrices, ces dernières jamais gardées plus de trois ans; comme chez nous, il était loisible aux riches particuliers d'y venir choisir un enfant pour l'adopter. A Canton, cet hospice, tombé en ruines à présent, comportait deux à trois cents enfants et coûtait à l'état 2.522 taëls, c'est-à-dire environ 21 mille francs par an; celui de Pékin, 2700 francs; n'avait qu'une centaine de chambres, quinze en sont à peine habitables aujourd'hui. La charité privée trouvait aussi à s'exercer : ainsi à Shanghai, lors d'une famine, les

gens aisés s'empressèrent d'ouvrir un asile temporaire pour les enfants ; deux mille y furent recueillis , bien vêtus, bien nourris, tous avaient un numéro et un registre bien tenu indiquait leur origine (MILNE). La Chine possède encore des hospices de vieillards, d'aveugles, des hôpitaux de lépreux contenant jusqu'à trois cents lits, mais assez mal soignés, car leur entretien ne revient guère qu'à 300 taëls ; à Canton il est attribué aux asiles une somme de 5.100 taëls pour leur entretien (DAVIS).

A Shanghai, dit DURAND-FARDEL, des refuges gardent pour la nuit les malheureux dans des couchettes semblables aux lits étagés des navires pour le prix modique de 70 à 100 sapèques.

Les répartitions de secours en nature sont assez fréquentes ; au jour de l'an, il se fait une distribution générale de riz et autres graines. En 1890, lors de l'inondation du Pei-Ho à Tientsin, des milliers de Chinois furent réduits à la misère : le vice-roi du Tchi-Li fit construire des abris, des quantités considérables de riz et de céréales furent achetées et transportées à la ville ; tout l'hiver on distribua du riz cru et cuit et quelque peu de charbon et de bois aux indigents (BARET).

Mais cette assistance publique, avec les guerres, les famines, les inondations de plus en plus répétées, ne put suffire aux besoins des malheureux dont le flot envahissant ruina bientôt le budget et réduisit cette institution à l'état de chimère ; rien qu'à Pékin 70.000 mendiants sont inscrits sur les registres de la police.

TROISIÈME PARTIE

L'Hygiène de l'Empire Chinois

Les Chinois ont toujours eu la réputation des pires hygiénistes; les voyageurs les ont chargés à l'envi des fautes les plus grossières, dépeignant sous les plus sombres couleurs leurs rues, leurs latrines, leur nourriture, leur hygiène corporelle. Nous nous garderons bien de souscrire les yeux fermés à cette opinion et, sans aller jusqu'à les proposer à l'Europe comme modèle, nous verrons, par l'examen approfondi de la question, que là comme ailleurs les opinions extrêmes ont rarement chance d'être exactes.

Les Principes hygiéniques. — L'initiative individuelle n'existant pour ainsi dire pas en Chine, c'est le législateur qui a tout fixé et il l'a fait avec sagesse et mesure : logement, habits, nourriture, exercice, travaux, tout est réglé sur le climat, la saison, l'âge, la condition et les forces de chacun. Les livres abondent de maximes et de préceptes hygiéniques, pour les sages, l'élixir de longue vie qui a été longtemps aussi la marotte des alchimistes chinois, se résume dans la pratique de la vertu et le soin réglé du corps. Dans un ouvrage intitulé Tchang-seng ou l'art de se procurer une vie saine et longue, traduit par le père DUKALDE et ne datant pas d'hier par

conséquent, livre admirable, on trouve des idées et des principes étonnants : on doit respirer par le nez, ne pas sortir à jeun, surtout en temps d'épidémie, se laver le visage au réveil et se rincer la bouche, déjeuner de grand matin, ne boire que lorsqu'on a soif ; à midi faire un repas substantiel, mais simple, peu salé et chaud, pas de viandes froides et grasses, manger lentement et bien mastiquer ses aliments ; faire quatre repas en été, trois en hiver, dormir deux heures après chaque ; commencer par un peu de thé, finir de même pour se rincer la bouche et les dents.

Éviter de se refroidir le dos, le ventre et les pieds, en été porter une ceinture sur l'abdomen et des habits légers, changer souvent de linge ; se donner un exercice modéré ; le soir avant de se coucher, se rincer la bouche à l'eau tiède, se frotter les dents avec une brosse douce et flexible, s'endormir la bouche fermée, au réveil, léger massage avant de sauter du lit. Enfin, brûler dans les maisons des herbes odoriférantes, *car l'air est rempli de semences imperceptibles de divers petits insectes qui entrent dans le corps par la respiration.*

Si la pratique que nous allons maintenant étudier en répond pas toujours à la théorie, on voit que celle-ci n'est pas moins digne d'éloge.

L'Hygiène de l'Enfance. — Dès la naissance, le cordon lié et coupé, on nettoie la bouche et la langue de l'enfant avec le doigt entouré de coton, on lave le corps à l'eau tiède, on l'essuie avec du papier de Corée et on l'enveloppe de langes pendant deux à trois jours, le quatrième, après une lotion générale sur tout le corps, on cautérise le cordon et on le panse avec du coton, on fait trois

autres cautérisations à la fontanelle antérieure et on change les langes. L'alimentation par la mère ou une nourrice est la règle absolue ; de grandes précautions dans le choix de celle-ci sont de rigueur ; deux fois par jour, l'enfant prend une légère bouillie de riz ; il n'y a pas de sevrage proprement dit, car jusqu'à 18 mois, 2 ans et même trois et quatre ans, il n'est pas rare de voir les mères offrir le sein à leurs enfants en plus des repas. Il n'y a pas, en Chine, d'embaillotement au sens où nous l'entendons chez nous, car, couverts chaudement pendant la saison froide, l'été les enfants sont presque nus jusqu'à dix ans, les filles sont vêtues plus décemment ; la mère porte sa progéniture en écharpe sur le dos ou en avant, dans un pli de ses robes.

A l'âge d'un mois, les garçons ont la tête rasée et restent ainsi jusqu'à un an ; dès qu'ils peuvent marcher les lavages corporels se font plus rares. La séparation des sexes n'a lieu que de 7 à 10 ans, toute la vie enfantine se passe au grand air, l'école se tient dans des cours, sauf l'hiver où des salles surchauffées l'abritent.

A l'âge de quinze ans, le jeune homme est mis en apprentissage, sauf les Mandchoux, qui commencent leur éducation militaire par l'escrime, l'équitation et la gymnastique.

La nourriture de l'enfant est réglée comme le reste ; une juste mesure d'aliments d'où sont bannies les viandes froides ou mal cuites, les fruits verts et crus, lui facilite une bonne croissance. Initié à tous les secrets physiologiques de l'amour normal et de ses perversions dès sa prime jeunesse, l'enfant, grâce à son instinct génésique très retardé, et à ce fait que le mystère seul engendre la

curiosité, l'enfant, dis-je, s'il faut en croire MORACHE, serait beaucoup plus perversi moralement que matériellement.

L'Hygiène corporelle. — La plupart des auteurs nous montrent les Chinois comme vivant dans la plus crapuleuse saleté et, conséquence illogique, nous décrivent avec force détails leurs bains, leurs barbiers, leurs mouchoirs, les soins qu'ils prennent de leurs ongles, de leurs yeux et oreilles, les femmes de leur chevelure; on avouera cependant que toutes ces minuties de toilette cadrent peu avec la malpropreté; que certaines classes comme les coolies des villes ouvertes aux étrangers rentrent dans la catégorie inférieure, d'accord et je crois sans exagérer qu'en France il serait facile de trouver un nombre respectable de gens ne se baignant jamais, ignorant le mouchoir, le peigne, le cure-ongles et le cure-oreilles, mais conclure de là à l'absence de propreté d'un peuple, il y a loin. Dès son lever, le Chinois fait ses ablutions au moyen d'une petite serviette trempée dans un bassin de cuivre plein d'eau chaude, il se nettoie le visage, le crâne et les mains quelquefois à l'aide d'un savon, sorte de pâte alcaline tirée d'une substance minérale un peu caustique.

Le bain est d'un usage assez répandu (MORACHE); il se prend chaud, dans une piscine minuscule à l'usage des hommes seuls, mais dont on ne change l'eau que deux fois par jour; les femmes le prennent à domicile et font une toilette intime très soignée.

Une ou deux fois par semaine le Chinois confie sa tête au barbier, nous savons déjà qu'il porte seulement une longue natte tressée, que jusqu'à 25 ans la barbe est rasée, qu'elle est le signe distinctif du chef de famille, que

la moustache et la mouche sont seules conservées. L'outillage du barbier se compose d'un escabeau, d'eau chaude, de rasoirs, de cuvettes, de brosses à oreilles ressemblant à une fleur d'acacia, de cure-oreilles en corne, de pinces en métal, de la perle-à-œil, boule de corail à manche d'ivoire. Avant de raser son client, le barbier souvent prélude par le shampoo, mot qui, passant d'Amérique en Europe avec le sens du tout pour la partie, a donné le shampoing actuel ; pour l'accomplir « accroupi devant sa pratique, le barbier lui presse les mains entre les siennes, lui caresse doucement les épaules, exécute devant son visage des passes mystérieuses et bientôt — incontestable effet du magnétisme — l'homme ainsi massé ferme les yeux » (OLD NICK). Puis le rasage effectué, on passe à la toilette des yeux ; les paupières renversées, le coiffeur passe à plusieurs reprises sur la conjonctive palpébrale tantôt la lame de son rasoir perpendiculairement, tantôt sa perle à œil ou une canine de chien ou de renard. Le D^r GAUTHIER voit dans cette coutume l'habitude qu'auraient prise les Chinois de venir se faire enlever le pseudo-corps étranger dont ils ont la sensation dans la conjonctivite si fréquente chez eux. Ceci fait, on passe aux oreilles, aux doigts et parfois aux pieds pour soigner les cors et durillons.

Le linge de corps se lave et se quitte rarement, le Chinois couchant tout habillé, surtout l'hiver ; les cosmétiques sont très employés pour les soins du corps et de la chevelure ; les teintures à base de plomb, d'étain sont innombrables.

Été comme hiver, dans les théâtres, les restaurants, on présente de petites compresses imbibées d'eau bouillante

avec lesquelles on s'humecte rapidement la figure, les mains et les bras (BARET).

Dès 4 heures du matin en été, 6 heures en hiver, le Chinois est debout, mais il se couche vers 9 ou 10 heures.

Presque toute la vie du Chinois se passe en plein air ; jeux, palinage, chasse, concert, restaurant, aussi bien que la plupart des métiers.

L'ouvrier travaille douze heures en été, huit en hiver, coupées par une totalité de repos de trois heures environ, nourri sainement et content de son sort ; aussi la longévité est commune, les septuagénaires et les octogénaires ne sont pas rares ; le Chinois paraît dix ans de moins que son âge.

L'opium, que l'on a accusé d'abrutir la race, de l'étio-ler, ne paraît pas plus dangereux que le tabac en Europe, car sur 400 millions les fumeurs sont à peine dans la proportion de 6 à 8 millions (Tissot). Du reste, une loi tombée en désuétude défend de fumer l'opium sous peine de mort ; les fumeries ne sont pas ces maisons de débauche, ni ces tavernes à alcool qu'on aime à représenter, on n'y fume que l'opium (AMBIEL). Le tabac à priser et à fumer est d'une consommation très restreinte et semble surtout l'apanage des jeunes filles qui s'y livrent dès l'âge de 9 ans.

La femme, qui travaille parfois chez elle pour autrui et gagne peu, s'occupe en général aux soins domestiques ; sa toilette toujours très minutieusement faite lui demande beaucoup de temps, sa chevelure surtout, d'une extraordinaire complication, ne nécessite pas moins de plusieurs heures et les mains d'une aide ; elle ne se fait que tous les deux ou trois jours.

Les Pieds des Chinoises. — La mutilation des pieds chez la femme chinoise est une des caractéristiques de la race ; on ne retrouve cette coutume que dans l'ancienne Égypte où l'on enlevait aux femmes l'usage des pieds par une opération douloureuse. Cette mode, somme toute pas plus bizarre que celle de se déformer le corps par un corset, de se percer les oreilles, le nez ou les lèvres pour y introduire un joyau, de se limer les dents ou de se tatouer, est spéciale à la Chinoise et encore la femme des champs, qui doit aider son mari dans le travail de la terre, s'en est libérée peu à peu. La femme Mandchoue, voulant sans souffrances imiter pourtant la démarche de sa rivale, adopta des souliers à semelles de bois, hautes de huit à dix centimètres ; la Coréenne, qui du reste travaille beaucoup, garde aussi son pied normal.

Rarement dès la naissance, ordinairement vers quatre ou même six et sept ans, une matrone, à défaut de la mère, enveloppe le pied après un massage gradué soit dans une gaine de cuir très fort qu'elle assujettit par une couture et serre ensuite par des bandelettes soit par un bandage en huit de chiffre avec des rouleaux de soie ou de coton d'un mètre à un mètre cinquante de long, le dernier tour de bande étant arrêté par quelques points.

Une constriction de plus en plus forte, quelquefois aidée d'un demi-cylindre métallique mis sous la face plantaire ou du massage porté à l'extrême, vient à bout en quelques mois des pieds les plus rebelles ; chaque jour un lavage et des frictions à l'alcool de sorgho empêchent la macération de l'épiderme.

Des souliers lacés en avant à extrémités de plus en plus pointues, à semelles d'abord plates sans talons, puis plus

tard fortement convexes favorisent aussi la déformation. La douleur vive pendant cinq ou six mois diminue peu à peu ; mais ne s'éteint entièrement qu'au bout de 2 ou 3 ans ; parfois on voit consécutivement la tuberculose du scaphoïde et du premier cunéiforme, la gangrène, l'ulcère, l'érythème, les fractures, l'entorse.

Le pied chinois n'est pas toujours pareillement mutilé, le degré le plus léger est représenté par la flexion des quatre derniers orteils en bas et en dedans sous la face inférieure du premier métatarsien, dans le degré ultime, le calcanéum a basculé sur lui-même de telle sorte que sa face plantaire est devenue verticale et regarde en avant, il mesure à peine 14 à 16 centimètres. La marche se fait presque exclusivement sur le talon, qui est volumineux et matelassé de graisse ; les mouvements se passent dans l'articulation coxofémorale, le tibia et le péroné sont grêles, le mollet atrophié mesure 26 centimètres au plus, tandis que chez les Annamites et Tonkinoises qui pèsent presque dix kilogs de moins il mesure plus de trente (VERRIER) ; il semble en revanche y avoir hypertrophie compensatrice des cuisses, des hanches et peut-être aussi des organes génitaux externes (MORACHE).

Des bandes de soie brodées entourent le pied serrant le bas du pantalon ; la chaussure, dont la semelle seule se trouve dans le commerce (FUZIER). est soigneusement brodée et montée par chacune ; la semelle de bois, en forme de triangle de 4 à 6 centimètres de long sur 2 à 4 de large au niveau du talon élevé de 3 à 4 centimètres a sa face supérieure convexe pour s'adapter au tunnel plantaire, aussi la marche est-elle très difficile, sautillante, les bras étendus comme balanciers, une lieue est le

grand maximum possible à une femme ainsi déformée.

Toute la pudeur chinoise semble s'être renfermée dans ce pied minuscule ; ce que l'adécence Européenne a localisé un peu plus haut siège en Chine au niveau des extrémités inférieures ; la plus grande injure pour une femme serait de lui parler de son pied, jamais le mari ne le voit nu, et la femme le garde chaussé même au lit ; lors d'un mariage à conclure c'est la vue du soulier qui décide tout ; en France l'amant caresse la taille de sa maîtresse, en Chine il caressera la jambe fusiforme de son *lis blanc* avec la même volupté ; enfin nous avons vu les perversis sexuels obtenir l'orgasme vénérien par la seule contemplation d'un soulier habité ou non.

Les Mariages. — Les Chinois sont en général monogames, les empereurs, les princes, les riches, par tolérance, ont seuls le droit d'entretenir des concubines sous le toit conjugal. Si, à l'âge de quarante ans, l'épouse n'a pas encore donné de rejetons à son mari, si elle est atteinte d'une maladie contagieuse et incurable, la répudiation est permise, mais le plus souvent la femme se borne à procurer à son mari une seconde femme plus favorisée du sort qui restera toujours sous sa domination.

La loi recommande aux maîtres de marier leurs domestiques pour éviter le libertinage ; les parents sont responsables de leurs enfants, lorsque l'autorité apprend qu'une jeune fille vient d'être déflorée, toute la famille de celle-ci est punie ainsi que celle du galant si l'on vient à le découvrir. Le mariage, formellement interdit entre parents, ne se fait jamais sans que les deux parties se soient communiqué réciproquement les infirmités et imperfections physiques des futurs époux.

Au Tibet, la polyandrie est la règle, les riches seuls sont polygames; d'après le Père Huc, contredit du reste par les explorateurs anglais, les Tibétaines auraient la bizarre habitude de se barbouiller le visage d'un enduit gras et noirâtre pour sortir, mais peut-être ne faut-il voir là qu'une précaution pour se garantir le visage des gerçures causées par le froid sec de ce climat montagneux.

L'Alimentation.— L'alimentation chinoise peut rivaliser, autant par la qualité que la variété, avec l'alimentation européenne, les voyageurs qui ont bien voulu ne pas s'en tenir à une horreur ou à un dédain préconçu et y goûter sans parti pris sont tous d'accord : la nourriture chinoise, dit BARET, est bien supérieure à celle de tous les autres peuples de l'Extrême-Orient, à celle du Japon même; elle est saine, nourrissante, fort agréable et fort soignée; MORACHE, PIASSESTKY qualifient les Chinois d'excellents cuisiniers; CHOUTZÉ trouve l'art culinaire propre et savant.

Les repas, au nombre de trois en moyenne, sont coupés par une foule de petits autres intermédiaires, ils commencent et finissent toujours par un hors-d'œuvre; les repas d'amis commandés dans des restaurants à deux et trois étages, avec salons et cabinets particuliers, sont interminables et d'une variété digne de Brillat-Savarin. La nourriture de l'ouvrier, beaucoup plus modeste, se prend en plein air accroupi devant l'étalage des innombrables cuisiniers ambulants; servie dans des bols et prise au moyen des bâtonnets d'ivoire que tout le monde connaît, elle se compose de riz bouilli, de choux cuits à l'eau avec un peu de graisse, de poisson quelquefois, sur un salaire de 50 centimes à 1 franc elle représente une valeur de 30 à 50 centimes.

Le régime végétarien est caractéristique de la cuisine chinoise, fait qui trouve sa raison d'être dans la pénurie relative des subsistances animales ; malgré cela les plats carnés sont encore abondamment représentés, mais sont l'apanage de la richesse. Les épices et les plats sucrés sont de goût populaire, peut-être cette dernière préférence tient-elle à un besoin physique de glycose justifié par le travail musculaire proportionnellement grand des Chinois.

Le Boire. — L'eau, peu usitée comme boisson, a une réputation méritée d'insalubre, ce qui explique l'absence de fontaines, remplacées par des puits particuliers ; toujours bouillie avant l'usage, l'eau est éclaircie avec des cristaux d'alun contenus dans unealebasse, agitée quelques instants jusqu'à précipitation.

Le thé, boisson nationale, préconisé en Europe pour la première fois par le Hollandais TULPIUS en 1641, se prépare par dessiccation dans un bassin de fonte porté à 60 ou 70°, il est souvent mêlé à des feuilles d'olivier odorant (olea fragans) ou des fleurs comme le jasmin sambac et certaines variétés de roses ; parfois fraudé par addition de plâtres de kaolin, de bleu de Prusse qui le colore en vert, il se prépare dans chaque tasse par infusion et se boit sans sucre, ni lait. La récolte du thé impérial est tous les ans l'objet de grandes cérémonies, les ouvriers s'y préparent par une diète préliminaire de quatre à cinq jours ; pendant la cueillette, ils se lavent les mains à plusieurs reprises et à grande eau, malgré les gants dont ils sont porteurs.

Le vin usité dans les grands repas se boit par petites tasses minuscules et toujours tiède ; fait rarement avec le raisin frais, car les vignes sont moins communes qu'au-

trefois, on le fabrique soit avec des raisins secs analogues à ceux de Corinthe, soit avec du riz qui lui donne un petit goût acide et une faible teneur en alcool, soit encore avec d'autres grains, des fruits, du miel, de la canne à sucre. Du vin de coing, de cerises, de raisin, de cannelle, de gingembre, de mélisse, d'aurone, de pignons se sert comme vin de dessert, il a quelquefois vingt et trente ans de cave.

Il se fait en Chine pour la préparation de l'eau-de-vie, qui vaut à peine 30 centimes le litre, une consommation énorme de grains, car, quoique défendu par des édits, ce métier n'en existe pas moins sur une vaste échelle. L'alcool s'absorbe chaud le soir avant de se coucher, en mangeant des herbes salées ; on ne voit pourtant jamais d'ivrognes dans les rues, quoique la gastrite éthylique s'observe dans le peuple, chez les soldats, bateliers et portefaix. L'action néfaste de ce produit est bien connue, car pour empêcher les singes de grandir et les vendre mieux, les marchands ne les abreuvent que d'eau-de-vie. Les Chinois ne prennent presque pas de laitage, sauf les Mongols qui consomment le lait de jument et tirent de l'alcool du petit lait ; le lait de vache est très mauvais, celui de buffle est seul recherché, on le falsifie avec du sucre, de l'eau et de l'amidon.

La glace en été s'emploie pure ou mélangée aux fruits, on la conserve sous forme de cubes coupés à la scie dans de grandes glacières, il en est fait un grand usage.

Le Manger. — Le règne végétal est somptueusement représenté dans la cuisine chinoise. Le riz décortiqué à la meule ou par battage, cuit à l'eau ou à la vapeur, seul, ou avec quelques morceaux de porc ou de volaille, est le mets national, il est cultivé sur une immense échelle et suffit à

peine à rassasier le peuple. Millet, seigle, blé noir, maïs, avoine, froment, orge, toutes ces céréales réduites en farines et blutées incomplètement se mangent telles qu'elles ou sous forme de galettes plates cuites à la vapeur ou dans l'huile, soit en gâteaux, soit en espèces de nouilles préparées à la mode italienne et tirées en longs bâtonnets, soit en petits pains à l'étouffée fades et mal levés. Haricots, pois dont certains par fermentation donnent un fromage très prisé, fèves, choux, choux-raves, navets confis dans le sel, épinards, oignons, poireaux, pousses de bambou, patates, champignons, graines de nénuphar, desagittaire, aubergines, piment, persil, fenouil, coriandre concombre, cucurbitacées, laitues, radis, ignames, châtaignes d'eau douce, noix, poires, pommes, abricots, pêches, prunes, cerises insipides, fraises de Mongolie, oranges, citrons, bananes, grenades, mangues, arbre à pain, figues, lé-tché, fruit qui se mange à demi-pourri comme les nèfles, pastèques, melons d'eau douce, tous fruits conservés à la glace, confits dans le miel, ou desséchés, raisins très bien conservés avec toutes leurs qualités dans des glaciers où on les suspend, la grappe enveloppée de papier, tous ces végétaux sont accommodés de façon diverses et plus ou moins mélangés les uns les autres.

Les fruits se préparent avec de la mélasse, du sucre cristallisé coloré ou du sucre candi en poudre, de blancheur éclatante (DEBEAUX). Le règne animal fournit le mouton, le cheval, l'âne, le mulet et le chameau vendus dans des boucheries spéciales, les chiens de lait élevés pour la consommation dans les provinces du Sud, les poules, le coq de Mongolie, les canards séchés entre deux planches

et exportés dans les provinces éloignées, les oies, le chevreuil, l'antilope, la chèvre sauvage, le faisan, la perdrix, le porc frais ou salé, le jambon conservé dans la sciure de bois. L'abattage des animaux fait par des musulmans à la porte de chaque boucherie se pratique par assommage suivi de saignée carotidienne ou pour le bœuf par piqûre du bulbe et saignée consécutive. Les poissons de rivière ont un goût vaseux, l'esturgeon venant de l'Amour est conservé dans la glace.

Les carpes en matelote au gingembre, les poissons de mer, les éperlans, les nageoires de requin, mets très cher qui a goût d'oreilles de veau bouillies, les crevettes, les jaunes de crabes, les holothuries, les aloses reproduites en grand par la pisciculture qui, on le sait, est originaire de Chine, les crabes, les homards, les huîtres plus rares, les tortues de mer et d'eau douce, les fameux nids d'hirondelles de mer ou salanganes, qui sont des filaments gélatineux comme du vermicelle, les œufs de toutes sortes, couvés par milliers artificiellement, mangés frais ou fermentés, complètent la cuisine chinoise. Les œufs fermentés se préparent de la façon suivante : on fait un mélange à parties égales de cendres et de chaux vive éteinte à l'air au moment de s'en servir, on ajoute un dixième de sel, une forte pincée de potasse, on mêle le tout et on fait une pâte épaisse avec un peu d'eau. On enveloppe chaque œuf d'une couche de deux à trois centimètres, au bout d'un mois à cinq semaines il est fermenté et bon à manger (MATHIAS DUVAL).

Citons encore comme aliments les vers de terre, les chrysalides de vers à soie, le sang de tous les animaux, les gésiers de moineaux, les yeux, les intestins, la moëlle

de mouton, les pâtés au gras, la gélatine, les bouillons de volailles aux champignons ou aux herbes aromatiques. Tous ces plats préparés rôtis, au four, bouillis, à l'étuvée, séchés, nageant dans la sauce, sont encore plus souvent cuits dans l'huile de sésame, de cotonnier, de noix, d'amande douce, d'arachide, de choux ou même de ricin, mais celle-ci, préparée d'une certaine façon, n'a pas de propriétés détersives. Le beurre de buffle ou de brebis, car les Chinois ont horreur du beurre de vache, arrive l'hiver de Mongolie fondu dans des outres, il a une odeur très désagréable et est en somme peu employé.

Les viandes destinées aux nobles ou à l'armée sont l'objet d'un examen approfondi, et pour éviter la vente de viande corrompue passée en fraude, il est recommandé d'acheter les animaux vivants autant que possible.

Le Vêtement. — Le vêtement, réglé par des lois, varie suivant les saisons, l'âge et le rang, mais les modes ne sont pas immuables, car le costume actuel ne date guère que de 250 ans (SCHRADER).

Le linge de corps assez rare se change peu souvent, il est en soie, quelquefois en calicot; parfois un filet de corde dont chaque maille est passée dans un petit tube de bambou évite le contact des vêtements avec la peau. Le costume d'été se compose d'une chemisette de coton, de gaze ou de soie non doublée, d'un caleçon de coton souvent formé de deux fourreaux séparés et attachés aux reins, d'une culotte de soie fermée devant pour les hommes comme pour les femmes et coulissée à la taille, plus longue au nord qu'au sud, de bas de coton ou de soie, une longue robe flottante recouvre le tout. Les pieds sont chaussés de souliers ou de bottes en cuir, en velours ou

en drap avec semelle de coton, de feutre ou de papier de deux centimètres d'épaisseur. Pendant quatre mois la tête est nue ou protégée par un chapeau de paille ou de bambou, par un de feutre au printemps et à l'automne ; un éventail ou un parasol de papier garantit la face des rayons du soleil.

La police annonce les changements de costume d'été en costume d'hiver ; alors le Chinois revêt une chemisette doublée ou ouatée, une jaquette courte ou sans manches, une robe de fourrure descendant à la cheville et par-dessus un large veston plus court à longues manches. Un collier de fourrure ou de soie, des souliers ouatés à semelles de cuir ou de bois dont la rigidité, l'étroitesse et le relèvement en pointe expliquent la fréquence des ongles incarnés et des cors, un bonnet de fourrure ou de soie complètent le changement.

Chez l'ouvrier le costume est beaucoup plus sommaire, il est souvent nu jusqu'à la ceinture avec un simple caleçon de toile pour seul vêtement. La femme ne porte jamais de vêtements collants, ce qu'elle considère comme aussi honteux que la nudité absolue ; elle a une chemise formée d'un réseau de soie ; une veste en soie ou coton avec fourrure l'hiver, un caleçon attaché à la cheville et non rentré sous le bas, par-dessus le tout une longue robe de satin ou de coton, à larges manches, nouée à la ceinture ; elle ne met jamais de corset, mais veille pourtant à la délicatesse de sa taille.

Les mouchoirs, les serviettes sont en papier, les couvertures, matelas, coussins, doublures de bottes en coton de saule cardé. Le nettoyage des vêtements se fait à l'eau alcaline, mais assez rarement.

La Police des Epidémies. — Lors des épidémies, les proclamations et les conseils hygiéniques sont répandus à profusion dans tout l'Empire. La police recommande de veiller à la propreté des maisons et des rues, de nettoyer avec soin les ruisseaux, de surveiller l'écoulement des eaux ménagères, de désinfecter les maisons pour en chasser les mauvaises odeurs, de ne pas laisser traîner les ordures, de contrôler l'alimentation, l'eau de cuisine et celle du thé.

Dès que l'on se sent malade, se rendre aux bureaux officiels et aux sociétés de bienfaisance qui donneront des conseils et des médicaments gratuits ; des dépôts de cercueils sont installés sur certains points, des employés sont chargés de ramasser les morts sur la voie publique et de les enterrer sans retard.

L'Hygiène des Villes. — Malgré ces sages conseils, l'hygiène des villes laisse bien à désirer. Les égouts, de forme carrée, construits en pierres sèches larges comme la rue, sont trop superficiels, de pente trop faible, avec une chasse d'eau insuffisante, aussi s'obstruent-ils facilement et lors des orages débordent-ils rapidement dans les rues, ramenant à la surface ce qu'ils devaient emporter au loin.

Le service de la voirie est à la charge des habitants et commerçants et est plus ou moins bien fait selon la fortune de ceux-ci. Dans les riches quartiers, les rues sont larges, propres et bien entretenues, elles sont pavées de dalles en granit de 1 à 2 mètres de long sur 1/2 à 1 mètre de large ; les chaussées en terre battue et les avenues plantées d'arbres sont arrosées de temps en temps, de grandes tentes en toile abritent les passants des rayons du soleil. Les quartiers pauvres, composés d'impasses, de cours

boueuses, de rues ayant 4 à 5 mètres au plus de large, sont dans un abandon coupable, les ordures, les eaux sales jetées à même la voirie répandent l'été des odeurs nauséabondes, quoique les chiens se chargent en partie du nettoyage.

Quelques villes du sud possèdent des jardins publics avec lacs et rivières artificiels, mais plus ou moins mal entretenus, ce sont surtout des lieux de plaisirs où les restaurants, les fumeries, les maisons publiques abondent.

Les latrines sont formées de trous carrés soit à l'air libre, soit recouverts de planches, quelquefois avec une barre en bois au-dessus servant de siège; de grandes jarres à ouverture étroite remplissent aussi le même office. Le service des vidanges est fait soit par les paysans, soit par de petits industriels qui tous les matins viennent vider les tinettes de chaque maison dans de grands récipients portés à dos d'homme et ramassent en outre avec de grandes cuillères les boues et détritux de toutes sortes traînant les rues.

Ces matières mêlées avec de la terre sont façonnées en gâteaux qui desséchés au soleil peuvent être transportés au loin pour fumer les champs; le laboureur se contente de les concasser sur ses terres s'en rapportant à la pluie pour les détremper et les mélanger à l'humus. Les riches fermiers possèdent de grandes fosses élanthes où ils recueillent toutes les immondices que l'on arrose d'eau et d'urine; le tout recouvert de paille fermente et donne un engrais puissant. Quelques cités ont un dépotoir dans la ville même, avec un second beaucoup plus grand en pleine campagne où s'effectue la dessiccation.

Les puits profonds de 10 à 15 mètres sont parfois mal construits à 2 ou 3 mètres des égouts et en contre-bas.

Les routes sont en mauvais état, semées d'éboulis et de ravines, ordinairement élevées de 1 mètre au-dessus du sol des rizières toujours plus ou moins inondées, elles étaient autrefois couvertes de dalles de 50 centimètres de large, mais elles ont disparu sur bien des points. Vingt et une routes impériales sont encore en bon état ; de 20 à 25 mètres de large, couvertes en granit, bordées d'arbres, elles présentent tous les cinq kilomètres des tours à signaux, çà et là des abreuvoirs, des auberges, des relais et des postes de soldats.

Le grand canal, travail gigantesque qui sillonne la Chine sur une longueur de 1.040 kilomètres et qui fut commencé au 7^m siècle, était bien entretenu et curé tous les ans, mais la pauvreté des finances et l'incurie l'ont fait négliger depuis quelques années. Il ne présente pas un aspect uniforme sur tout son trajet ; tantôt bordé de berges de 20 mètres de haut, ou creusé dans des marécages de niveau, tantôt soutenu par des digues de trente mètres de large en argile battue, mêlée de tiges de sorgho sec, et recouvert d'un épais parement de pierre de taille, il est muni d'écluses, simples madriers que l'on lève à bras dans des coulisses de pierre (MORACHE).

L'Hygiène de l'Habitation. — Les habitations, en général exposées au midi, sont quadrangulaires, composées d'un rez-de-chaussée, rarement d'un étage non habité ; cette absence d'élévation nécessite une enfilade de pièces, prenant vue sur la cour seule, une petite mare décorée du nom de bassin sert à la culture des nénuphars. Anti-chambre, salon de réception servant aussi de salle à man-

ger, appartements particuliers sont séparés les uns des autres par des cloisons de papier fort tendu sur châssis de bois ; quand l'espace est exigü ces cloisons suspendues au plafond séparent les différents lits.

Les portes intérieures sont en soie ou en coton, les portes extérieures et les fenêtres sont en papier décoré huilé ou en talc ; les vitres regardées comme un luxe ne se voient guère que dans le nord.

Les palais ont des fondations en pierre, des murs en briques bleues, l'intérieur recouvert de stuc, les toits en tuiles grises vernissées ; les autres maisons ont des murs en terre recouverts d'une mince couche de mortier à la chaux ou de lattes de bambou, quelquefois blanchis à la chaux ; le toit est en paille de riz avec une longue avancée servant de galerie couverte, les parquets sont en briques.

Les logements du pauvre ne reçoivent la lumière que de la porte ou d'une petite lucarne percée sur la toiture.

L'été, on pratique la ventilation en déchirant la partie supérieure des cloisons en papier, qu'il n'y a qu'à recoller pour la saison froide.

L'Ameublement. — L'ameublement bien entendu proportionné à la richesse se compose surtout de nattes en paille, de sièges lourds, de bûches quadrangulaires ou traversins, de crachoirs, de coussins pour les femmes, sans oublier le papier et les pinceaux jamais absents même chez les plus pauvres ; les appartements des femmes sont beaucoup mieux ornés. Le lit, pièce importante, souvent commun à toute la famille, est fait en briques ; l'intérieur creux communique par ses deux extrémités avec l'air extérieur et permet en mettant un foyer à l'un des

bouts de chauffer l'appartement sans danger d'asphyxie. Une couverture piquée ou en feutre, des rideaux l'hiver, une moustiquaire l'été complète cette literie sommaire.

L'Eclairage et le Chauffage. — L'éclairage se fait à l'huile de ricin ou autre, avec des chandelles verdâtres de croton sebiferum ou des bougies faites avec les baies du cirier ; on brûle aussi souvent de l'encens et autres parfums pour purifier l'air,

Le combustible est représenté par le bois, les herbes, l'antracite et la houille. La houille, qui fait de la Chine la sixième nation productrice de charbon (RECLUS), est exploitée d'une façon primitive, encore comme au temps où MARCO POLO fit connaître cette extraction à son pays ; elle brûle sans fumée ni odeur, mais est d'une telle difficulté à allumer qu'on la laisse rarement s'éteindre ; on brûle aussi un mélange de poussier de houille avec de la terre argileuse façonné en briques et en boulets. Les fourneaux, à part les lits-chauffoirs que nous avons signalés plus haut, sont de simples récipients en bronze plus ou moins ornés que l'on allume dehors ; les cheminées sont inconnues dans l'Empire chinois.

Les habitations tibétaines ne sont que des huttes d'argile ou de briques cuites au soleil, parfois de simples tentes en peau de yacks ayant encore leurs poils noirs. La ville de Lhassa seule fait exception, c'est une ville superbe, à larges rues bien alignées, à maisons de pierres, de briques ou d'argile, peintes à la chaux ; certaines ont des assises alternées de cornes de bœuf et de mouton remplies de mortier (RECLUS).

Les Inhumations. — Le culte des morts poussé à l'extrême en Chine a eu sur l'hygiène des inhumations une

heureuse influence ; les soins et les précautions apportés à ces cérémonies par chaque famille favorisent la salubrité publique mieux que ne le font nos cimetières urbains. Dès qu'une personne meure on lave son corps à grande eau et on l'enveloppe de toiles enduites de substances aromatiques, puis on le met dans un cercueil épais, recouvert de chaux vive. — Cela fait, son cadavre est transporté dans une chambre mortuaire, où il reste plus ou moins longtemps, parfois jusqu'à son anniversaire ; ce moment venu on l'enterre définitivement avec des rites et cérémonies dont les plus beaux enterrements de France ne peuvent donner une idée. Pendant tout le temps qu'il est gardé dans sa maison, le corps n'exhale jamais de mauvaises odeurs tellement les cercueils sont bien construits. Ceux-ci, formés de planches épaisses de 15 à 16 centimètres (FUZIER), sont enduits intérieurement d'un mélange imperméable de poix et de bitume et extérieurement de nombreuses couches de ce beau vernis inimitable connu sous le nom de laque. En outre, le cadavre est entouré de sachets contenant des poudres de charbon et de chaux et repose sur une forte couche de coton mêlée à la chaux vive.

Il n'existe pas en général de cimetière dans les villes, ni dans leur voisinage, chacun enterre ses morts sur son terrain propre, en un endroit élevé de préférence ; les fosses plus ou moins grandes en forme d'oméga sont souvent maçonnées. Les indigents sont enterrés par les soins de la police ; les enfants de moins de dix ans sont jetés dans des cryptes de quelques pieds de haut situées près des remparts et recouverts de chaux vive ; autrefois, disent les anciens écrits, on les brûlait dans les asiles, la

crémation aujourd'hui n'est plus le privilège que de quelques ordres sacerdotaux. Lorsqu'un homme est reconnu criminel après sa mort, il est exhumé et son cadavre jeté en pâture loin des villes sur les grands chemins. La vérification des décès n'existe pas.

Au Tibet, dit RECLUS, on rase le sommet de la tête du mort, on le garde plus ou moins longtemps, puis les prêtres décident s'il sera brûlé, enterré, noyé ou exposé sur un rocher aux chiens, oiseaux ou carnassiers ; dans ce dernier cas, on brise les os, on coupe le corps en fragments et l'on jette à la rivière ce que les animaux n'ont pas dévoré. On garde quelquefois des phalanges ; les os des jambes et des bras servent à faire des trompes pour appeler les fidèles à la prière. Les Salons, tribu Mandchoue brûlent leurs morts et mettent les cendres dans un sachet de peau qu'ils attachent aux arbres.

CONCLUSIONS

Et maintenant que nous avons passé en revue les principaux faits intéressant le médecin hygiéniste et ethnographe, sans tirer des conclusions aussi optimistes que celles de SCHLEGEL, professeur sinologue à l'Université de Leyde, qui soutient que les Chinois ont des lumières au moins égales aux nôtres, l'on nous permettra de citer ce que le Dr Ernest MARTIN, pourtant peu favorable à leur égard, a cru pouvoir conclure de ses nombreuses recherches en la matière : « On doit reconnaître, dit-il, que certains praticiens sont doués d'une sagacité clinique qui parfois les inspire et leur obtient des succès ; nous concédons même qu'ils mettent en usage des agents thérapeutiques dont leurs malades se trouvent bien. » Dans sa puissante étude sur l'Asie orientale, Élisée RECLUS arrive à une opinion analogue, qui, pour être plus générale, n'en est que plus digne d'être rappelée : « La population ouvrière de la Chine et du Japon émerveille les étrangers par son activité, son adresse, sa compréhension rapide, son esprit d'ordre et d'économie ; dans les usines et les arsenaux des ports, on peut confier aux ouvriers chinois les travaux les plus délicats, ils s'en tirent toujours à leur honneur. Quant aux paysans de l'Empire du Milieu, ils sont, d'après le témoignage unanime de ceux qui les voient à l'œuvre, plus intelligents, plus instruits, moins routi-

niers que les campagnards des contrées de l'Europe. »

Ces jugements, auxquels nous souscrivons pleinement, nous semblent bien se dégager d'une étude impartiale des faits et, sans prétendre avoir épuisé cet immense sujet qui demanderait des volumes et des volumes, nous espérons que notre travail, tout concis et tout imparfait qu'il est, laissera une impression analogue dans l'esprit de ceux qui voudront bien le parcourir jusqu'au bout.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Médecine

- ANDREOZZI A. — Sulla cura cinese preventiva del vaiolo. Firenze, 1862.
- ARMAND. — Note sur le gin-sen. Acad. des Sciences, Déc. 1860.
— Lettres sur l'expédition de Chine et de Cochinchine. Paris, 1859-60.
— Médecine et médecins chinois. Acad. des Sciences, Avril 1861.
- ASHMEAD A. S. — Synopsis of a Chinese secret manuscript on Syphilis, analysé in *Janus*. 1897.
- ASTRUC. — De morbis venereis. Paris, 1740.
- BAZIN. — L'Instruction médicale en Chine. *Journal Asiatique*, nov. et déc. 1856.
- BOISSIER DE SAUVAGES. — Medicinæ sinensis conspectus. Monspelli, in-4, 1759.
- BORDIER A. — La Médecine chez les Chinois. *Gaz. hebd.* Paris, 1872-73.
- BOYM M. — Flora sinensis. Vienne, 1655.
— Clavis medica ad sinarum doctrinam de pulsibus. Nuremberg, in-4, 1686.
- BRIAU R. — Enseignement et pratique de la médecine en Chine. *Gaz. hebd.* 1859.
- BUC'HOZ. — Herbier ou collection des plantes médicinales de Chine. Paris, 1781.
- CAPUS G. — Médecins et médecine dans l'Asie centrale. *Rev. Scient.* 1884.
- CASTANO. — Notes sur l'état des sciences médico-chirurg. en Chine. *Rec. mém. méd. milit.* 1861-v.
— L'expédition de Chine. Paris, 1864.
- CHEVAL. — Rel. médic. d'une campagne en Chine, Japon et Corée. Thèse Montpellier, 1868.
- CLEYER. — Specimen medicinæ sinicæ. Francfort, in-4, 1681.
- COHN J.-E. — The Chinese and their peculiar médical ideas. *Méd. Journal N.-York*, 1892.
- COLTMAN R. — The Chinese, their present and future, medical, political and social. London; 1891.

- CSOMA DE KOROS. — Analysis of a Tibetan médical work. Asiatic. Soc. of Bengal Journ. 1835.
- CULIN STEWART. — The practice of medecine by the Chinese in America. Philadelphia, 1887.
- DABRY ET SOUBEIRAN. — La médecine chez les Chinois. Paris, in-8, 1863.
— Etudes sur la matière médicale des Chinois. Paris, in-8, 1874.
- DAUMAS C. — Notice sur la méd. et les méd. en Chine. Grasse, in-8, 1858.
- DEBEAUX, O. — Essai sur la pharmacie et la matière médicale des Chinois. Paris, 1865.
- DUCHON-DORIS — Relat. d'une épidémie de choléra en Chine. *Gaz. hebdomadaire*, 1890.
- DUDGEON J. — Chinese arts of healing. *Chin. Recorder*. II à IV.
— On the disgusting nature of Chinese médecine. *China Record*. II.
— The Diseases of China. Glasgow, in-8, 1877.
- DUGAT E. — Note on the use of the root bark, etc. *Medical Reports*, 1875.
- DUJARDIN. — Hist. de la chirurgie. Paris, 2 vol., 1774.
- DURAND-FARDEL. — La Lèpre en Chine. *Gaz. méd.* 1877.
— Rapport sur une mission médicale en Chine. *Recueil des Trav. du Comité consult. d'hyg.* Paris, 1877.
- DUTEUIL J.-C. — Quelques notes médicales pendant un séjour en Chine. Thèse Paris, 1864.
- FALOT. — Relat. méd. d'une campagne en Chine. Th. Montpellier, 1863.
- GALLE P.-L. — Shang-Haï au point de vue médical. Th. Paris, 1895.
- GAUTHIER G. — Deux années de pratique médic. à Canton. Th. Paris, 1863.
- GERTSON UND JULIUS. — Hist. de la médecine en Chine. *Magaz. der austral. Heil Kunde*, 1827.
- GILES H.-A. — China Review, 1874-75.
- GORDON. — China from a medical point of view. London, 1863.
- GREGORY J. — Some facts regarding chinese medical practice. *Med. Rec. New-York*, 1893.
- GUBLER. — Rapport sur l'ouvrage de Dabry et Soubeiran. *Bull. Acad. Méd.* 1872, nov.
- HANBURY D. — Chinese materia medica. London, in-8, 1862.
- HARLAND W. A. — Chinese anatomy and physiology. *Trans. China Branch. Royal Asiatic Society*, 1847.
- HARREZ C. de. — Quelques traits de l'art médical chez les Chinois. Gand, 1886, in-8.
— La Médecine dans l'empire Chinois. Muséon, 1897-98.
- HENDERSON J. — The medicine and medical practice of the Chinese. *N. C. Br. Journ.* 1864.
- HOBSON B. — Leprosy in China and the East. *Trans. China Br. Royal Asiatic Soc.*, 1852.

- HUREAU DE VILLENEUVE. — De l'accouchement dans la race jaune. Paris, in-4, Thèse 1865.
- JULIEN STANISLAS. — Médecine des Chinois. *Gaz. méd. de Paris*, 1849.
— Chirurgie chinoise. *Comptes-rendus Ac. des Sciences*, 1849.
- KAEMPFER. — Curatio colicae peracupuncturam, etc. *Amœnitates exoticæ*, 1712.
- KERR J.-G. — Chinese Medicine. *China Rev.* 1872 et in *Gaz. hebdom.* 1859.
— Chinese Dentistry. *China Rev.* 1877.
— Native and foreign Medicine in China. *Cincin. Lancet clinic.*, 1893.
- LARIVIÈRE A. — Etude sur la méd. chinoise et l'assist. publ. à Tien tsin. *J. de médecine de Bordeaux*, 1863.
- LAY G.-T. — Human anatomy and physiology, etc. *London Méd. Gaz.*, 1839.
— An outline of Chinese anatomy. *Lancet Lond.*, 1840.
- LAYET A. — Article Corée du dictionn. Dechambre. Paris, 1877.
- LECLERC. — Hist. de la médecine. Amsterdam, 1723.
- LECOQ J. — Souvenir d'un voyage en Chine. *Gaz. Hop.*, oct. 1857.
- LEPAGE. — Recherches sur la médecine des Chinois. Thèse Paris, 1813.
- LIBERMANN H. — Recherches sur l'usage de la fumée d'opium en Chine. *Rec. mém. méd. milit.*, 1862, VIII.
- LIÉTARD G. — Article Tartarie, dictionnaire Dechambre. Paris, 1886.
— Résumé de l'hist. de la méd. chez les Orientaux. Paris, 1897.
- LOCKHART W. — Description of a Chinese anatomical plate, etc. *Chinese Rep.* IX.
- LORION L. — Criminalité et médecine judiciaire en Cochinchine. Lyon, 1887.
- MACGOWAN D.-J. — On chinese Poisons. *North-China Herald*, 1857, n° 349.
— Chinese use of shad in consumption, etc. *N. China Branch Journ.*, 1871-72.
— Notes on Chinese toxicology. *N. China Branch J.* 1874, IX.
- MARTIN ERNEST. — Etude historique et critique sur les traductions médicales chinoises. *Gaz. hebdom.* 1872.
— La médecine légale en Chine. Paris, in-8, 1882.
— L'opium, ses abus. Paris, 1893.
- MATIGNON J.-J. — Les eunuques du Palais impérial à Pékin. *Bull. Soc. anthr.*, 1896.
- MATTÉI. — Quelques réflexions sur l'abus de la fumée d'opium. Thèse Montpellier, 1862.
- MEYNIERS D'ESTREY. — L'art médical en Chine, 1883.
- MORACHE. — L'exercice de la médecine chez les Chinois. *Rec. mém. méd. mil.*, 1864.
— Art. Chine, dictionnaire Dechambre. Paris, 1876.
- PAUTHIER G. — La médecine, la chirurgie et les établissements d'assistance publique en Chine. *Biblioth. de la France*, 1860, n° 3338.

- PFIZMAIER, — Die Erklarung einer alten chinesischen semiotik. Vienne, 1865, in-8.
- Analecta aus der chinesischen Pathologie. in Philos. hist. Acad. Wien, tome LIII, 1866.
- POTINGEN J.-A. — Une théorie chinoise sur l'étiologie et la thérapie de la peste. *Janus*, 1896.
- PORTER SMITH FR. — Contrib. towards the Materia Medica and Nat. Hist. of China. Shanghai, 1871.
- PTISINE W. — Renseignements ethn. sur la médec. tibétaine. Zabaïcal St. Pétersbourg, 1890.
- REEVES JOHN. — An account of some of the articles of the Materia medica employed by the Chinese. *Méd. Bot. Soc. Trans.*, 1828.
- RICHARDS B. — Medicine in China. *Massachusset med. J.* Boston, 1890.
- ROCHEFORT E. — Contribution à la géogr. médicale des ports de la Chine. *Arch. médecine. Navale*, 1873.
- RONDOT NATALIS. — Note sur l'infanticide en Chine. Paris, 1850.
- ROSE J. — Medical Notes and topography of Fow-Chow. *Pacif. Méd. and. Surg. J.* 1862.
- SABATIER F.-H. — Quelques considérations sur les maladies observées, etc. Thèse Montpellier, 1864.
- SARLANDIÈRE (le Chevalier). — Traité de l'acupuncture et du moxa. Paris, 1825, in-8.
- SCHLEGEL. — Histoire de la prostitution en Chine. Batavia, 1866, et Rouen, 1880.
- SHEARER G. — Notes in regard to the prevalence of insanity and other nervous Diseases in China. *J. of mental Science*, avril 1875.
- SMITH. — Medical matters in North China. *Méd. Rec. N.-York*, 1885.
- SUE. — Etat de la chirurgie en Chine. *Rec. pér. de la Soc. de Médec.* Paris, an IX (1800).
- TATARINOV A. — Catalogus Medicamentorum Sinensium, quæ Pekini comparanda et determinanda curavit. Petropoli, in-8, 1856.
- Etudes sur la médecine chinoise. Travaux de la mission Russe.
- Observ. sur l'application des anesthésiques dans les opérations.
- THIN G. — On the early history of Syphilis in China. Edinburgh, in-8, 1868.
- THOMSON J.-C. — Native Practice and practitioners. *China M. Miss. J. Shanghai*, 1890.
- Chinese materia medica. *China M. Miss. J. Shanghai*, 1890.
- TOYE. — Notes sur l'art médico-chirurgical chinois. Th. Montpellier, 1864.
- VERBIEST. — Le secret de la médecine chez les Chinois. Grenoble, 1670.
- VORDERMAN A.-G. — The chinese treatment of diptheritis. *Toung-Pào*, oct., 1890.
- WILLS. — Sur l'état de la médecine en Chine. *Gaz. Méd.*, Paris, 1849.

- YVAN. — Lettre sur la pharmacie en Chine. Paris, 1847, in-8.
- ZABOROWSKI. — L'infanticide et les ensevelissements de personnes vivantes en Chine, in *Rev. Encycl. Larousse*, oct. 1896.
- ANONYMES. — Chinese medical practice at Macao. *The far East*. Jan. 1877.
- The history of medicine in China *Indo-Chinese Gleaner*, oct. 1820.
- Foreign medicine and Surgery. *N. Ch. D. News*, juin 1872.
- Physic and Physicians in China. *The Asiat. J. and Monthly Miscell.* 1845.

II. — Hygiène

- AMBIEL. — Des fumeurs d'opium. *Arch. méd. nav.*, 1893.
- BARET L. — Un hivernage dans la Chine du Nord. *Arch. méd. nav.* 1892.
- BONNEMÈRE L. — De l'usage des œufs conservés chez les Chinois. *Bull. Soc. anthr.*, 1890.
- DURAND-FARDEL. — La vie irrégulière et la condition des femmes chinoises. Paris, 1876.
- Le climat des côtes de Chine. *Bull. Ac. de Méd.*, 1879.
- DUVAL (Mathias). — Sur les œufs pourris comme aliment en Chine. *Bull. Soc. anthrop.*, 1885.
- GROOT (de). — Les habillements de noce d'une chinoise. *Intern. Arch. f. Ethn. Leiden*, 1891.
- JULIEN Stanislas. — Médecine Chinoise. L'hydrothérapie en Chine au début du III^e siècle. *Comptes-rendus de l'Acad. des Sciences*, 1849.
- MARTIN E. — Quelques généralités sur l'alim. en Chine. *Bull. Soc. Acclimation*, oct. 1872.
- WILLIAMS WELLS. — Diet of the Chinese. *Chin. Rep.* III.
- ANONYMES. — L'alimentation en Chine. *Union médicale*, déc. 1879.
- La police des épidémies en Chine. *Toung-Pào*, 1893, IV.

III. — Ethnographie

- ARMAND. — Sur les variétés de races humaines observées dans diverses campagnes, Indo-Chine, Chine, etc. *Bull. Soc. Anthr.* 1803.
- BACARISSE. — Le sacrum suivant les races. Thèse Paris 1873.
- BOND C. H. — Observations on a chinese brain. *Brain*, London, 1893.
- BOUROTE. — Observ. de difformités congénitales et acquises, recueillies sur des Chinois. *Trav. scientif. du conseil de santé*, 1861.
- Notice sur un moule de pied chinois. *Rec. mém. méd. mil.* 1863, IX.
- BRIDGMAN E. — Small feet of the chinese females, etc. *Chin. Rep.* III.

- CORRE. — La mère et l'enfant dans les races humaines, in *Bibliot. biol. internat.*
- DERCUM F. X. — A description of two chinese brains. *J. des malad. nerv. et ment.* N.-York 1889.
- FUZIER. — Quelques caractères ethn. et anat. du crâne d'une femme chinoise, *Rec. mem. méd. mil.* 1861, v.
- Notes sur trois têtes mongoles. *Bull. Soc. Anthr.* 1861.
- Sur la déformation artific. du pied, *Rec. mém. méd. mil.* 1862, vii.
- GARDNER C. T. — On the chinese Race. *J. of the Ethn. Soc. of London.* April 1870.
- GIRARD DE RIALLE. — Races et types humains. Paris, 1879.
- HATCH J.-L. — Etude d'un cerveau chinois. *Intern. Monats. f. Anat. u. Phys.* Leipzig, 1891.
- MACGOWAN D. J. — Contribution to the Ethnol. of Eastern Asia. *J. of the Shai. Lit. and Scientif. Soc.* 1858.
- MADIER DE MONTJAU. — Extérieur comparé des Chinois et des Japonais. Paris, 1874, in-8.
- MARTIN E. — Considérations sur la valeur ethnique de la mutilation des pieds de femmes chinoises. *Bull. Soc. Anthr.* 1871.
- Etude Ethnogr. sur les Chinois et les Miaotzés, *Bull. Soc. Anthr.* 1872.
- Les déformations crâniennes en Chine. *Rev. d'Ethnogr.*, 1883.
- MATIGNON J.-J. — Stigmates congénitaux et transitoires chez les Chinois. *Bull. Soc. Anthr.* 1896.
- MAUREL E. — Etude sur la longueur comparée des deux premiers orteils dans les races mongoles. *Bull. Soc. Anthr.* 1888.
- MORACHE. — Note sur la déform. du pied des femmes chinoises. *Rec. mém. méd. mil.* 1864, xi.
- MUTEL. — Notice sur les crânes chinois. *Bull. Soc. Anthr.* 1862.
- PARKER and MILL'S. — Preliminary study of a chinese Brain. *J. mal. nerv. et ment.* N.-York, 1886.
- DE QUATREFAGES ET HAMY. — Crania ethnica. Paris, 1882.
- REGALIA E. — L'orbite et l'obliquité de l'œil chez les Mongols. *Arch. per l'anthropologia e la Etnologia*, 1888.
- SABIR (Comte de). — Esquisse ethnogr. des Mangounes d'après des documents. *Rev. Or. et Am.* 1861, v.
- SCHERZER KARL. — Eine Beitrage zur Ethnographie China's. *Hist. Cl. d. k. Akad. d. Wiss. z. Wien*, xxx, 1859.
- SIMPSON. — Chinese woman's foot, etc. *British Méd. J.* 1845.
- DE UJFALVY. — Expédition scientifi. française. Paris, 1879, in-8°.
- VERNEAU. — Le bassin suivant les races. Thèse, Paris, 1875.
- ZABOROWSKI. — Crâniologie asiatique. *Bull. Soc. Anthr.* 1881.

IV. — Ouvrages généraux

- CORDIER. — Article Chine de la Grande Encyclopédie. Paris, Ladamirault, tome XI.
- DAVID (abbé). — Journal d'un voyage dans l'Empire Chinois. Paris, 1876.
- DAVIS J. F. — La Chine, traduit en français. Paris, 1837.
- DU HALDE. — Description de l'Empire de la Chine. Paris, 4 vol., 1735.
- GROSIER (abbé). — Hist. générale de la Chine. Paris, 12 vol., 1777.
- HUC (Père). — L'Empire Chinois. Paris, 1854.
- MARCO POLO. — Paris, 1556.
- MARTIN E. — La science des Chinois, *Rev. Scientif.* 1895.
- MISSIONNAIRES JÉSUITES. — Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages des Chinois. Paris, 12 vol. 1776.
- Lettres édifiantes et curieuses. Lyon, 1819, tomes 9 à 14.
- MORACHE. — Pékin et ses habitants. Paris, 1869.
- RECLUS. — L'Asie Orientale. Paris, 1882.
- RÉMUSAT ABEL. — Mélanges asiatiques. Paris, 1825.
- Nouveaux mélanges. 1829.
- Mélanges posthumes. 1843.
- RICHTOFFEN (baron de). — China. Berlin, 3 vol., 1882.
- SCHRADER FR. — La Chine, *Rev. mens. de l'Ecole d'anthr.* juin 1892.
- WILLIAMS. — Le Royaume du Milieu, en français par Milne P. Paris, 1858.

V. — Ouvrages Chinois

- BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. — Cinq ouvrages chinois médicaux portant les n^{os} 30 (Kim) et 31 de la page 375 du catalogue, les n^{os} 58 et 59 de la page 381.
- MUSÉE GUIMET. — Theng-ting Thou-tchou Pen-tshao Pêi-ya traité in-12 de médecine avec figures, commentaires et additions.
- Sann-yann-téang Kou fann-t'su-yann :
- Aide-mémoire de l'apothicaire (manuscrit).
- Kinn-nienn-sin-pa'ou : Médecine populaire.
- BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PÉKIN (en partie d'après le Dr MARTIN).
- Livres d'époque indéterminée :
- Commentaires médicaux, par Wan-Ping. 24 vol.
- Pratique des maladies internes, par Hwang-ti. 34 vol.
- Histoire générale des plantes et animaux. Kan-tchou-King. 15 vol.
- Traité du cœur dans la variole. Teou-tchin-fin-fa. 4 vol.
- Messager chinois, traité de thérapeutique. Pan-Trau. 40 vol.
- Guide complet de thérapeutique. Pou-tse-fang. 168 livres.

- Recueil d'expériences, Tching-shi-Tchun-shing, 120 vol.
Règles à suivre dans le traitement des maladies. Y-men fa-min.
Recueil d'observations cliniques par l'auteur. Yu-i-tsao.
Considérations sur des recettes anciennes et modernes. Ku-ki-ming-i fang-lun.
II^me siècle. — Solution de 80 questions douteuses, Nang-king.
III^e siècle. — Nouvelle édition par Shang-she-hung.
Sur le pouls 10 vol. par Wang-Shuh-ho.
X^e siècle. — Affections des yeux. 1 opuscule.
Dynastie des Song. — Matière médicale. Traité des fièvres.
XIII^e siècle. — Maladies des femmes.
Sur les fièvres, 12 vol.
1340. — Traité des maladies générales.
1360. — Maladies aiguës, par Wan-li.
1365. — Traité des maladies de la peau, par Tse-ti-chi.
Dynastie de Ming. — Encyclopédie thérapeutique en 160 fascicules par Choo-su.
Milieu du XVI^e siècle. — Matière médicale en 52 vol. par plus de 800 auteurs.
1591. — Traité d'hygiène.
1595. — Pédiatrie. Acupuncture, 7 vol. illustrés.
1602. — Maladies des femmes, vieillards et enfants.
1650. — Ouvrages sur le choléra.
1684. — Obstétrique en 8 vol.
1685. — Maladies des yeux, 8 vol.
1686. — Accouchements et soins des nouveau-nés.
1696. — Hygiène et thérapeutique en 16 parties par Sung-hu.
1698. — Matière médicale par Ching-li-ting.
1707 (?). — Soins aux suicidés par Ki-ken-kwang.
1740. — Pouls, circulation de l'air. Fractures en 90 fascic. avec planches.
1750. — Ouvrages sur la médecine générale.
1822. — Pathogénie par Hung-Yung. 8 vol.
-

Vu : *Le Président de Thèse,*

Vu : *Pour le Doyen,*

MATHIAS DUVAL

POTAIN

Vu et Permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	7
PREMIÈRE PARTIE. — L'Ethnographie de l'Empire Chinois....	11
Origine de la race.....	12
Les Miaotsés.....	13
Aspect général des Chinois.....	17
Les Mongols.....	18
Les Dzoungariens.....	19
Les Mandchoux.....	20
Les Chinois.....	21
Les Tibétains.....	23
Les Coréens.....	25
DEUXIÈME PARTIE. — La médecine de l'Empire Chinois.....	28
Déontologie médicale.....	28
L'enseignement de la médecine.....	29
L'exercice de la médecine.....	30
Anatomie et physiologie.....	33
La pathogénie.....	34
La sémiotique.....	34
La pathologie.....	36
L'obstétrique.....	43
La chirurgie.....	45
La castration.....	49
La matière médicale et la thérapeutique.....	52
La médecine légale.....	56
Les avortements.....	58
Les infanticides.....	59
La prostitution.....	60
L'assistance publique.....	63
TROISIÈME PARTIE. — L'Hygiène de l'Empire Chinois.....	65
Les principes hygiéniques.....	65
L'hygiène de l'enfance.....	66

TABLE DES MATIÈRES

L'hygiène corporelle.....	68
Les pieds des Chinoises.....	71
Les mariages.....	73
L'alimentation.....	74
Le boire.....	75
Le manger.....	76
Le vêtement.....	79
La police des épidémies.....	81
L'hygiène des villes.....	81
L'hygiène de l'habitation.....	83
L'ameublement.....	84
L'éclairage et le chauffage.....	85
Les inhumations.....	85
CONCLUSIONS.....	88
BIBLIOGRAPHIE.....	90

